APERÇU

DES PRINCIPALES VICISSITUDES

DE LA

TOPOGRAPHIE DE ROME

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS.

Raoul Rochette

PARIS.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT,

RUE DU CADRAN, N° 16.

1830.

CLP

EXTRAIT DE LA REVUE DE PARIS.

APERÇU

DES

Principales Vicissitudes

DE LA

TOPOGRAPHIE DE ROME

Depuis son origine jusqu'à nos jours.

(Obligé de supprimer la plupart des citations qui servaient de preuves à ce morceau, je dois avertir que j'ai fait surtout usage de la Dissertation de C. Fea, *Sulle rovine di Roma*, insérée à la fin de sa traduction italienne de l'*Histoire de l'Art*, de Winckelmann, t. III, p. 267-416, et d'un Mémoire de M. Niebuhr, intitulé: *Abriss der Geschichte des Wachsthums und Verfalls der alten, und der Wiederherstellung der neuen Stadt Rom*, ou *Esquisse de l'Histoire de l'agrandissement et de la chute de l'ancienne Rome, ainsi que de la renaissance de la nouvelle*, dans le recueil des *petits écrits philologiques* de cet auteur, tom. I, p. 417-437, Bonn 1828. Après cet aveu, il doit m'être permis d'ajouter que la plupart des faits contenus dans ce *tableau des vicissitudes de Rome* résultent de mes propres recherches et d'observations qui me sont personnelles.)

Première Partie.

Rome, considérée en elle-même, sous sa forme matérielle, non moins digne d'intérêt que sa forme politique, et dans les révolutions de sa topographie, aussi étonnantes, aussi variées que celles de son histoire, sera toujours un sujet d'études pour le philosophe,

pour l'artiste, pour l'antiquaire. Presque partout ailleurs, la chaîne des temps, rompue en mille endroits, ne permet plus de reconnaître à aucun signe l'histoire dans la cité, ni la cité dans l'histoire. Presque partout, un vaste abîme s'est formé entre l'antiquité et les temps modernes. Ce qu'on appelle le moyen-âge est, à vrai dire, un gouffre où se sont trouvés engloutis pêle-mêle les débris d'une société déchue et les élémens d'une société nouvelle. C'est de là qu'est sortie la civilisation moderne, sans aucun rapport avec l'ancienne, et presque partout établie sur un terrain neuf et vierge comme elle-même; et sur ce terrain sans cesse renouvelé, les changemens du goût, les ravages de la mode, se succèdent si rapidement, que la face de nos cités n'est presque plus la même d'une génération à l'autre, et qu'à Paris, par exemple, le siècle de Louis XV semble déjà toucher au moyen-âge, et celui de Louis XIII, peu s'en faut, au berceau de la monarchie; de manière qu'à chaque instant le passé se recule de nous, et le présent nous échappe.

Mais à Rome, tous les siècles qui ont passé sur cette cité fameuse sont restés en présence les uns des autres, chacun avec son caractère. Les monumens de Rome lui serviraient au besoin d'annales, en sorte que l'on pourrait étudier son histoire, rien qu'en parcourant son enceinte. Et quelle histoire que celle qui est renfermée dans cette enceinte! Toutes les puissances qui ont agi sur l'humanité, toutes les idées qui ont remué le monde, ont eu Rome à la fois pour but et pour théâtre. C'est à Rome que les deux civilisations diverses, que les deux croyances contraires, qui ont fait tour à tour la destinée des hommes, ont voulu régner pour régner sur la terre; c'est là qu'elles se sont attaquées avec toutes leurs forces, sans que, dans ce long combat qui s'est terminé par le triomphe de l'une et par la ruine de l'autre, Rome ait jamais perdu l'empire pour elle-même; sans que Rome, païenne ou chrétienne, ait jamais cessé de donner des lois au monde. Mais, tandis que partout ailleurs une grande révolution accomplie n'a laissé, le plus souvent, de traces que dans des livres, à Rome, tous les mouvemens de l'esprit humain sont restés attachés à des monumens im-

périssables. Tout ce qui fit la destinée d'un siècle s'y montre encore dans les œuvres de son génie. Chaque évènement de quelque importance s'y trouve, pour ainsi dire, représenté par quelque fabrique considérable, et même aujourd'hui que le plus grand de ces évènemens est consommé depuis tant de siècles, il semble que la lutte qui n'est plus dans les idées se continue encore dans les monumens; que l'antiquité et le moyen-âge, en se disputant presque partout le terrain, en se mesurant sur presque tous les points, se bravent et se menacent encore au sein de Rome. Ainsi le Colisée se soutient à la même hauteur que le Vatican, et l'image de saint Pierre ne domine Rome entière que parce qu'elle est élevée sur la colonne Trajane.

Mais ce qui frappe par-dessus tout à Rome, ce qui la distingue comme cité entre toutes les autres villes du monde, c'est que ses monumens de tous les âges, marqués qu'ils sont du sceau de l'éternité, portent presqu'au même degré l'empreinte de la vétusté. Tout paraît antique à Rome, même les œuvres de la renaissance. La caducité s'y fait sentir dans les grandeurs du seizième siècle comme dans les basiliques des premiers chrétiens. Les débris de la magnificence des Farnèses se confondent, sur le Palatin, avec ceux du palais des empereurs; et Vignole et Raphaël sont déjà devenus des anciens, parce qu'avec le génie de l'antiquité qu'ils possédaient, ils en ont aussi la couleur. Ainsi tout, à Rome, est vieux de la vieillesse de Rome; rien ne s'y renouvelle qu'avec des débris; rien ne s'y élève que sur des ruines. Mais aussi tout, dans cette vieillesse auguste, est empreint de grandeur et de majesté; et Rome, avec les monumens de ses vingt-cinq siècles dispersés sur ses sept collines, produit encore sur nous le même effet qu'elle produisit sur les Gaulois d'un autre âge, avec ses sénateurs blanchis par le temps, immobiles sur leurs chaises curules.

Ce sont les principales vicissitudes de la grandeur et de la décadence de Rome que je me propose de retracer dans un tableau rapide. Ce texte a déjà produit bien des livres, et le plus difficile, celui qui les concilierait tous, est encore à faire. En réduisant ce sujet à ses traits généraux, en l'éclairant par quelques rapproche-

mens neufs, je m'attacherai surtout à montrer par quels points Rome, dans son état moderne, touche encore à son état ancien.

Dans un temps qu'il n'est pas possible de déterminer avec une précision chronologique, mais certainement avant celui où Rome reçut ce nom devenu depuis si célèbre, quelques établissemens s'étaient formés sur trois ou quatre des collines qui furent ensuite comprises dans son enceinte. Tout ce qui résulte historiquement des fabuleuses légendes relatives à la fondation de Rome, c'est qu'une petite cité, peuplée en partie d'aventuriers grecs et latins, exista sur la colline du Capitole, nommée d'abord *Saturnia;* qu'une colonie du même genre, fondée par l'Arcadien Évandre, occupa le Palatin, sous le nom de *Pallantium;* que des Sabins s'étaient précédemment établis sur le Quirinal, et des Étrusques, sur le Cœlius. A cette époque primitive, les vallées qui s'étendaient entre ces collines n'étaient encore que des *marais* presque impraticables, formés par les inondations du Tibre, et dont le nom de *Velabrum*, donné au quartier situé entre le Capitole et le Palatin, et celui de *Carinæ*, que porta l'une des principales rues de l'ancienne Rome, sont restés jusqu'à nos jours, dans le nom de l'ancienne église de San-Giorgio *in Velabro*, des témoins irrécusables. Les premiers Romains eurent donc à conquérir, avant toute chose, l'emplacement de leur ville, et ils durent commencer par le Tibre cette suite de victoires qui aboutit à l'asservissement du monde. Du reste, la fondation de Rome par Romulus et son frère se réduisit, suivant toute apparence, à un agrandissement de la petite cité du Palatin, où vint s'établir, avec les deux frères, une partie de la population d'*Albe la longue*. Dès-lors cette ville renouvelée reçut le nom de *Rome*, de celui de son fondateur, ou, suivant d'autres traditions, elle lui donna le sien, qu'elle avait pris de l'ancien nom du Tibre, *Rumon* (1), ou enfin elle s'appela ainsi d'un mot grec qui signifie *force, puissance;* ce qui aurait été alors une allusion bien hardie à un avenir bien incertain, et ce qui ne peut conséquemment nous paraître qu'une étymologie bien sus-

(1) Servius, *ad Virgil. Æneid.*, VIII, 90.

pecte. Tout est mystère dans ce premier âge de Rome; son nom même était un de ces secrets augustes que la politique plaçait sous la garde de la religion, de sorte que ce nom de *Rome*, qui devint sacré à son tour, quand il fut devenu glorieux, n'était dans l'origine qu'un nom profane et fait uniquement pour la bouche du vulgaire (1).

Il n'y a guère moins d'incertitude sur la date de la fondation de Rome; mais en s'en tenant aux deux principaux systèmes, entre lesquels se partagea l'antiquité elle-même, celui de Caton le censeur, et celui de Varron, cette date tombe à l'an 752 ou à l'an 754 avant notre ère. C'est ce dernier calcul qui a été le plus généralement adopté, parce que l'on a besoin de s'arrêter à quelque chose. Le jour où les traditions romaines plaçaient ce mémorable évènement correspondait au 21 avril, jour de la fête de Palès. La fondation eut lieu suivant le rit étrusque, c'est-à-dire que Romulus, ayant attelé à une charrue un couple de taureaux blancs, traça tout autour du Palatin un sillon carré, muni pour premier retranchement de la terre même qu'on en retirait. Ce sillon était interrompu à chacun des endroits où devait être une porte, et c'est de là que vient ce nom de *porte*, parce qu'on avait *porté* la charrue en cet endroit (2). Cette Rome primitive, *de forme carrée*, s'appela *Roma quadrata*. Elle eut *quatre*, ou seulement *trois* portes, qui furent la *Romanula*, la *Trigonia* et la *Mugonia*, nom dérivé, à ce qu'on croit, du *mugissement* des troupeaux; et nous ne saurions rejeter cette étymologie comme indigne de la gravité de l'histoire, quand nous retrouvons, à cette même place, un exemple tout pareil, quand nous voyons l'ancien *Forum romanum*, le lieu le plus illustre qu'il y ait eu sur la terre, désigné encore aujourd'hui sous l'ignoble nom de *Campo vaccino* (3). Du reste, on se doute bien que cette

(1) Plin., *Hist. nat.*, III, 5.
(2) Varro, *de Ling. lat.*, V, 32.
(3) Virgil., *Æneid.*, VIII, 360 :

. . . . . *Passimque* armenta *videbam*
Romanoque foro et lautis mugire *carinis*.

Rome primitive, cette Rome de Romulus, était encore bien pauvre et bien misérable. La plupart des maisons étaient construites de branches d'osier, *domus cratitiæ*, avec les intervalles remplis de terre; et les toits en étaient de *chaume, culmina*. La maison de Romulus lui-même, telle que la virent encore Ovide et Virgile, réparée de siècle en siècle et conservée sous sa forme antique avec des élémens toujours nouveaux, n'était pas autrement construite. Rome, au temps de sa plus grande prospérité, montrait avec orgueil ce monument de son premier âge; elle jouissait ainsi de sa fortune en contemplant son berceau; et nous pouvons nous-mêmes nous former quelque idée de ces habitations des premiers Romains, semblables aux *toits du pauvre Évandre*, d'après de petites urnes en terre cuite, trouvées, il y a quelques années, dans le territoire d'Albano, et qui offrent la forme de l'humble cabane latine réduite à la dimension la plus exiguë : respectables monumens d'une civilisation primitive (1), qui marquent d'un seul trait, par la distance de ces urnes aux mausolées d'Auguste et d'Adrien, toute l'étendue de la carrière la plus vaste qu'ait jamais parcourue l'esprit humain.

A partir de cette première époque où tout, je le répète, est incertitude et mystère, on peut partager en *huit périodes* principales l'histoire de l'agrandissement, de la chute et du renouvellement de Rome; et c'est en parcourant successivement ces huit grandes divisions de son histoire, que je présenterai le tableau complet des principales vicissitudes qui ont marqué, depuis son origine jusqu'à nos jours, le cours entier de son existence.

La première époque, qui s'étend de la fondation présumée de Rome jusqu'à l'an 365, où elle fut presque entièrement détruite par les Gaulois, comprend tout le développement de l'enceinte de l'ancienne Rome, qui eut lieu dans l'ordre que voici. Déjà, sous Romulus, une partie du *Capitole* avait été ajoutée à la ville naissante, par suite de l'*asile* ouvert en cet endroit à tous les malfai-

(1) Une de ces urnes, appartenant à M. le duc de Blacas, est gravée dans l'ouvrage de feu M. Mazois, *Ruines de Pompéi*, part. IIe, p. 33.

teurs, débiteurs insolvables ou esclaves fugitifs du voisinage; et lorsqu'un peu plus tard les Sabins de *Cures* vinrent s'établir avec les sujets de Romulus, le reste du Capitole devint leur habitation; le mont Tarpéien, qui en était la partie la plus escarpée, du côté du fleuve, fut la citadelle commune, et la vallée située entre les deux collines servit pareillement de lieu commun de rassemblement pour les deux peuples, et fut le premier *Forum* de Rome, le *Forum Romanum* par excellence, resté toujours depuis immuable à cet endroit de la ville éternelle. Tullus Hostilius, en transportant sur le *Cœlius* une partie des habitans de la ville d'Albe qu'il avait détruite, fit entrer par là cette troisième colline dans l'enceinte de Rome. Ancus Martius y ajouta l'*Aventin*, et fonda même une citadelle sur le *Janicule*, colline située de l'autre côté du fleuve, qui ne fut cependant comprise que bien des siècles plus tard entre les murailles de Rome, et qui ne compta jamais dans le nombre sacré des *sept collines*. Dans cet état, Rome peut être considérée comme un point central de réunion pour diverses petites populations latines, étrusques et sabines, qui avaient occupé et fortifié les hauteurs, et qui devaient songer dès-lors à en dessécher et assainir les parties basses, aussi bien qu'à en entourer d'une enceinte commune les espaces intermédiaires. Ce grand et mémorable travail, le premier où se révéla le génie de Rome naissante, commença, sous Tarquin-l'Ancien, par la construction de la *grande Cloaque*, *Cloaca maxima*, qui rendit habitable toute la partie marécageuse, nommée *Velabrum*. Le même prince conçut aussi l'idée et commença l'exécution d'une enceinte fortifiée en pierres, à la place de ce faible rempart en terre qui avait suffi jusqu'alors à protéger les humbles destinées de la ville de Romulus. Servius Tullius continua l'ouvrage de son prédécesseur, et l'agrandit encore, en comprenant le *Viminal*, le *Quirinal* et l'*Esquilin* dans l'enceinte de Rome, qui fut dès-lors presque entièrement accomplie; et le peu qui manquait encore, terminé par le second Tarquin, ne reçut aucune augmentation durant tous les siècles de la république. Rome se transmit donc aux empereurs, telle à peu près qu'elle était restée sous ses rois, en sorte que, pendant la

longue et glorieuse période du consulat, cette ville avait presque achevé la conquête du monde, sans être encore sortie de ses murailles. C'est le premier des phénomènes, et ce n'en est certainement pas le moins remarquable, que nous offre l'histoire de la topographie romaine.

Jetons un coup-d'œil rapide sur la face de Rome à cette première époque. Les *sept collines*, enfermées par un seul mur, étaient alors, suivant l'expression pittoresque de Virgile, de véritables *citadelles*, *arces*, accessibles d'un seul côté et par une seule voie, *clivus;* car alors les aspérités du sol de Rome, que le temps et la destruction ont nivelées, au point que l'on a quelque peine à retrouver aujourd'hui le roc Tarpéien, au pied même du Capitole, se dessinaient d'une manière très-saillante; tout était fortement prononcé dans cette enceinte de Rome primitive, la forem des lieux, comme tout le reste. Ainsi, l'Aventin, le Cœlius, le Palatin, le Capitole, qui ne semblent plus guère exhaussés que par les ruines qui les couvrent, et dont on ne peut reconnaître l'antique hauteur, qu'en fouillant à leur base, ou dans l'histoire, étaient véritablement alors des crêtes très-escarpées, munies de tours et de murs, où chacune des populations qui s'y étaient fixées avait sa citadelle particulière, et son lieu de refuge, en cas de danger. Le reste de cette vaste enceinte, c'est-à-dire le penchant des collines et le fond des vallées, était occupé par les habitations, mais sans qu'il soit nécessaire d'ajouter à quel point ces habitations furent d'abord rares et clair-semées, et encore plus facile d'apprécier de quelle manière était répartie, sur un espace si inégalement disposé, la population croissante de Rome. Une partie considérable de cet espace, particulièrement dans les parties basses du Viminal, du Quirinal et de l'Esquilin, demeura long-temps couverte de champs et de forêts; et même, à l'époque la plus florissante de Rome, la grande quantité de *bois sacrés*, *lucus*, qui sont cités par les anciens auteurs, prouve qu'il y eut toujours, dans l'enceinte de cette ville, beaucoup de terrein retranché de l'habitation. De là, sans doute, l'extrême facilité que les Romains de la campagne trouvaient à se retirer, avec tout leur bétail, au sein de la ville,

pendant le cours de ces guerres malheureuses qui remplirent presque tout le troisième siècle de Rome. Durant toute cette première période, Rome dut donc ressembler moins à une ville qu'à un grand bourg, où les maisons alternaient avec des prés, des bois et des champs. Ces maisons étaient toutes isolées, d'où vint le nom d'*îles, insulæ*, donné à ces premières demeures des grands citoyens de Rome (1); nom qui s'avilit par la suite, au point de ne plus signifier que les masses d'habitations obscures où s'entassaient les pauvres gens de Rome : car les mots ont eu leur fortune, à Rome, aussi bien que les choses, et sur ce théâtre des plus étranges vicissitudes, ce n'est pas sans intérêt que l'on suit à la trace les révolutions du langage dans celles de la topographie. Du reste, ces premières maisons, construites la plupart en bois, et d'une bien médiocre étendue, à en juger par celle du consul Valerius Publicola, qui avait tant excité la crainte et la jalousie du peuple, et qui fut transportée, d'un des sommets du Palatin au pied de cette colline, dans l'espace d'une seule nuit (2), commençaient dès-lors à être bâties en briques séchées au soleil : c'était ce qu'on appelait *domus lateritiæ;* la toiture n'était encore formée que de bardeaux, ou tuiles de bois de hêtre, *tegulæ;* et le dernier degré de la magnificence consistait à couvrir cette maçonnerie d'un enduit de chaux et de sable, espèce de stuc grossier nommé *arenetum*.

A côté de cette excessive simplicité des habitations privées, le génie de Rome s'imprimait cependant, dans ses monumens publics, en traits qui attestent que Rome, encore dans son berceau, avait déjà le sentiment de sa force et la conscience de son éternité. A la vérité, les temples ne se distinguaient encore ni par la grandeur des proportions, ni par l'éclat et la qualité des ornemens : ces sortes d'édifices ne consistaient guère qu'en un sanctuaire voûté, et n'étaient décorés que de statues et de bas-reliefs d'argile, dans le goût étrusque, de la main d'artistes volsques ou véïens. Les premiers

(1) Senec., *Epistol.* LXXXIX : *Insulæ, ducum domicilia magnorum, inter vilissima rerum numerantur.*

(2) Plutarch. *In Publicol.*, c. X; *Valer. Maxim.*, l. IV, c. I.

dieux de Rome furent des *dieux de terre, dii fictiles*, dieux vils en apparence et respectables en effet, dont on sait que, plus tard encore, les vieux républicains, tels que Caton l'ancien, opposaient avec tant d'avantage la pauvreté noble et la grossièreté auguste à ces dieux nouveaux de bronze doré qui n'avaient pas arrêté la corruption des mœurs et la chute de l'État. Mais dans ses travaux d'utilité publique, entrepris sous ses derniers rois et sous ses premiers consuls, Rome avait déjà révélé tout son génie. Les routes et les ponts, les cloaques et les aquéducs, qui furent le premier essai de sa puissance, ont cela de remarquable, entre tous les monumens de l'industrie humaine, qu'il sembla, dès le principe, que ces cloaques et ces aquéducs fussent construits pour une ville éternelle, que ces ponts et ces routes dussent conduire à la conquête du monde. Ce qui subsiste de la *cloaca maxima* et du *quai du Tibre*, ouvrages de Tarquin-l'Ancien, étonne encore aujourd'hui, comme il étonnait les contemporains d'Auguste. On reste confondu en voyant les substructions du temps des rois, qui supportent encore le Capitole moderne; l'œuvre de Tarquin-le-Superbe, qui sert de fondement à celle de Michel-Ange; et l'on serait tenté de se prosterner à chaque pas sur l'ancienne voie Triomphale, qui conduit encore au sommet du mont Albain, bien qu'à la place du fameux temple de Jupiter Latial, monument du même siècle, dont il ne reste que l'enceinte, on ne trouve plus qu'un pauvre couvent de capucins.

La prise de Rome par les Gaulois, en l'an 365 de sa fondation, donna naissance à une seconde période, qu'on peut étendre jusqu'à l'époque de la bataille d'Actium, en l'an 723 de Rome. L'ennemi avait réduit en cendres la plus grande partie de la ville, et l'on conçoit quels efforts d'éloquence il fallut déployer à Camille, pour empêcher les Romains d'échanger à cette occasion les misérables huttes qu'ils avaient habitées jusque-là, et qu'il s'agissait de relever, contre les palais récemment conquis de l'opulente Veïes. Rien n'est plus connu que la lutte qui s'établit à ce sujet entre le peuple et le sénat. Enfin Camille l'emporta; il fut décidé que Rome serait rebâtie; les Romains se soumirent : mais le mécontentement populaire, qui avait failli empêcher le succès de l'entreprise, en marqua

toute la conduite. La précipitation dont on usa pour reconstruire une ville qu'on craignait à chaque instant de voir abandonnée de ses propres habitans, fit qu'on ne put songer à la bâtir sur un plan régulier. L'autorité elle-même, uniquement occupée à prévenir un retard qui pouvait produire un repentir, avait trop d'intérêt à ce que le travail fût poussé avec activité, pour oser exercer la moindre surveillance (1). Tout au contraire, elle favorisa, autant qu'il dépendait d'elle, le manque d'accord et d'ensemble dans le cours de cette opération, en accordant gratuitement les matériaux aux citoyens qui s'engageraient à reconstruire leur habitation dans l'espace d'un an. Dès-lors, chacun se mit à bâtir dans la place qui lui convenait ou qu'il trouvait vide. On ne se donna même pas la peine d'enlever les décombres, encore moins d'élever les nouvelles maisons sur l'emplacement des anciennes, qu'il eût fallu déblayer auparavant. Il résulta de là que les cloaques, qui passaient auparavant dans le milieu des rues, se trouvèrent, le plus souvent, au-dessous des maisons mêmes. Ces rues tortueuses et inégales dans leur largeur, comme dans leur direction, offrirent l'aspect d'un vaste labyrinthe. Il y eut, par toute la ville, une foule d'espaces vides, de terreins irréguliers, *areæ*, qui répondaient aux emplacemens des anciennes maisons; de *bois sacrés*, grands et petits, *lucus*, qui s'étaient encore multipliés à la faveur de ce désordre; et la cité entière ne fut qu'un véritable chaos, dont l'image se transmit jusqu'au siècle de Néron, à en juger d'après les témoignages de Cicéron, de Tite-Live et de Tacite (2). Du reste, les maisons de cette époque, et même encore celles des siècles suivans, continuèrent d'être construites de briques crues, et couvertes en tuiles de bois. Les plus riches citoyens, fixés à la campagne, ne pouvaient s'occuper de bâtir à la ville des habitations dignes d'eux. C'est de cet usage de résider aux champs, que vint le nom de *viatores*, *voyageurs*, donné à une classe particulière de licteurs, chargés de convoyer à domicile les membres du sénat, parce qu'il

(1) Tit.-Liv., v, 55.

(2) Tit-Liv., v, 55; vi, 4; Tacit., *Annal.*, xv, 38.

fallait en effet, pour remplir cette commission, *voyager* dans toute la campagne de Rome. La ville n'était occupée, en grande partie, que par les artisans, les petits marchands et les plus pauvres citoyens, tous gens incapables de songer à la commodité ou à l'élégance dans la construction de leurs demeures. Au cinquième siècle de Rome, le *bois* était encore le principal élément qui entrât dans la composition des maisons romaines, et l'on peut juger à quel point elles étaient généralement frêles et exposées au feu, d'après les fréquens désastres occasionnés, soit par des incendies, soit par des inondations du Tibre, qui forment, durant plusieurs siècles, presque toute l'histoire de la cité. La disposition générale de ces maisons, empruntée des usages étrusques, consistait en une *cour découverte* nommée *atrium*, dont le toit, incliné vers le centre de cette cour, était soutenu, aux quatre angles, par des piliers ou des colonnes de bois, et tout autour de laquelle étaient distribués les appartemens nécessaires à l'habitation; appartemens d'une extrême petitesse, d'après la condition même des personnes qui les occupaient, et surtout d'après la manière générale de vivre en plein air, sur la voie publique, qui n'exigeait presque ni développement ni lumière dans l'asile de la vie domestique. Aussi ces appartemens intérieurs ne recevaient-ils guère de jour que par la porte ouverte sur l'atrium, et les maisons étaient-elles généralement privées de fenêtres sur la rue, ou du moins ces fenêtres ressemblaient-elles plutôt à des *fentes*, *rimæ*, qu'à de véritables fenêtres, et cela, dans la maison même du grand Scipion l'Africain, à Liternum (1).

Cependant l'époque de la seconde guerre punique signale un progrès considérable dans le mouvement de la population de Rome, et dans l'embellissement de la cité. Le *Cirque de Flaminius*, vaste et superbe édifice, dont les vestiges subsistaient encore au siècle de Léon X, existait déjà avant celui d'Annibal. On commençait à se servir assez généralement de la pierre de Tibur, de Tusculum et de Gabies, appelé de nos jours *travertin*, pour construire

(1) Senec., *Epistol.* LXXXVI.

les maisons, et de briques cuites au four pour les couvrir. Tout l'espace compris entre le pied de l'Aventin, le Capitole et le Tibre, fut alors couvert de maisons ainsi bâties, et forma le quartier nommé *Extra portam Flumentanam*. Dès-lors l'exemple des beaux ouvrages publics que Rome possédait déjà dans son sein, exerça sur le goût national une influence de plus en plus sensible. Camille avait bâti, sur le penchant du Capitole, le fameux temple de la *Concorde*, monument de la réconciliation du sénat et du peuple, et gage de la perpétuité du nom romain, dont on vient de retrouver, dans une fouille récente, l'emplacement, resté longtemps problématique. Appius Claudius l'ancien avait construit le fameux aquéduc, ainsi que la magnifique voie qui porte encore son nom, partout où il en reste des vestiges; et dans le temple de Bellone, qui fut aussi son ouvrage, il donna le premier exemple de ce luxe aristocratique, d'exposer, sur des boucliers de bronze, les glorieuses images de ses ancêtres. Papirius Cursor fit voir à Rome le premier cadran solaire, qui fut élevé sur le Forum, et fonda le célèbre temple de *Quirinus*. La première colonne honorifique fut dressée à Duillius; et sa base, qui se voit encore aujourd'hui au Capitole, nous a conservé l'une des plus belles pages de l'histoire de Rome, et l'un des plus anciens monumens de sa langue. Le Capitole s'affermit de toutes parts par des substructions prodigieuses et se couvrit de temples superbes. Alors, en effet, chacun des grands citoyens qui ajoutaient une province à l'empire, se faisait un devoir d'ajouter aussi, par quelque monument public, à l'éclat de la cité. Il était rare qu'on remportât une victoire, sans l'assistance spéciale d'une divinité, sans un vœu, fait au début et accompli au retour de la campagne. Le nombre des temples s'accroissait donc à Rome en même temps que celui de ses conquêtes, et la récompense que l'État accordait aux généraux qui l'avaient le mieux servi, était de se ruiner par la fondation de quelque grand édifice. Rome enfin commençait déjà, par ses monumens publics, à devenir la reine des nations, que la plupart de ses citoyens logeaient encore sous des huttes; mais cet état de choses allait cesser.

La perte des livres de Tite-Live, à partir des temps d'Annibal, ne nous permet pas de suivre exactement la marche de la population et de l'agrandissement de Rome. Cependant on voit que l'un et l'autre s'étaient accrus dans une progression assez rapide, puisqu'au temps de la guerre de Marius, les murs se trouvaient, en beaucoup d'endroits, compris en dedans de la cité réelle. Tout porte à croire aussi que, dès cette époque, il existait un faubourg dans le *Trastevere*. Au commencement du huitième siècle, il est question d'un autre faubourg situé *in Æmilianis*, c'est à savoir, sur l'emplacement des jardins de *Paul-Émile* et du jeune Scipion. Ce quartier embrassait, sans doute, les habitations qui s'étaient groupées autour du cirque de Flaminius, et qui s'étendaient jusqu'au Quirinal. Il paraît que c'est dans cette partie de la ville, correspondant au voisinage des places de *Venise* et de *Trévi* de Rome moderne, que l'ancienne Rome reçut alors le plus d'agrandissemens. Le bourg qui s'était formé autour du temple de Mars, au dehors de la porte Capène, et qui plus tard fut réuni à la cité, s'en trouvait encore à cette époque éloigné d'un mille.

Les progrès de l'embellissement intérieur de Rome répondaient à ceux que je viens d'indiquer dans son étendue et dans sa population. Les richesses du monde entier commençaient à affluer dans son sein, par ses conquêtes en Asie, par le résultat heureux de ses guerres avec Philippe, Antiochus et Persée. L'aspect de tant de belles cités grecques avait enfin éveillé chez les grossiers Romains le goût des arts et le luxe qui les favorise. Les gens riches et puissans, obligés de quitter le séjour de la campagne pour celui de la ville, où les affaires devenaient de plus en plus graves et nombreuses, où chaque jour et, pour ainsi dire, chaque heure voyaient s'agiter les destinées du monde, ne pouvaient plus se contenter des humbles et incommodes habitations d'autrefois. Il leur fallait, pour la foule de leurs esclaves, des localités nombreuses, et pour celle de leurs cliens, de vastes espaces. L'habitude de vivre aux champs, qui avait été celle des anciens Romains, les avait mis dans la nécessité de faire fabriquer chez eux, par la main de leurs esclaves, tout ce qui entrait dans la consommation, tout ce qui servait aux

besoins d'une vie d'abord frugale et modeste, puis recherchée et dispendieuse. Ramenés à la ville par une autre nécessité, ces mêmes citoyens conservèrent l'antique usage de faire de leur habitation l'image réduite de la cité, par cette foule de petites localités occupées par un monde d'esclaves, chargés, sous une multitude de noms différens, de toutes les fonctions qui se rapportaient, soit au service du maître, soit à l'approvisionnement de la maison et à la subsistance de la famille. En même temps, ces maisons devaient renfermer, à raison de l'usage public qu'en faisaient les principaux citoyens pour l'audience qu'ils accordaient chaque matin à leurs cliens, et pour les consultations qu'ils donnaient à tout venant à certaines heures du jour, sur des questions d'intérêt public ou privé, devaient, dis-je, renfermer de vastes *atria*, des *promenades*, *ambulationes* (1), et jusqu'à des *basiliques* (2); toutes pièces disposées sans doute sur une grande échelle, et décorées alors, pour principal ornement, des titres de gloire de la famille, des portraits des ancêtres, de trophées et de dépouilles conquises sur l'ennemi. La prise de Syracuse, celle de Corinthe, avaient fait connaître aux Romains le prix des chefs-d'œuvre de l'art. Ils se jetèrent sur ces monumens, d'abord avec l'impatience et l'avidité de barbares qui prennent tout ce qu'ils trouvent, plus tard avec plus de goût et de choix, toujours avec une passion qui ne fit que s'irriter dans son cours. Dès-lors on vit s'organiser d'une manière presque régulière un pillage public et particulier des productions du génie grec, depuis M. Flaccus Nobilior, qui dépouilla Ambracie de tous ses monumens, hormis ceux de terre cuite, qui étaient pourtant des ouvrages de Zeuxis, mais que le nom de l'artiste ne recommandait pas suffisamment à l'ignorance du vainqueur, jusqu'à Verrès, simple préteur, qui, dans le ravage impuni qu'il exerça par toute la Sicile, sensible au prix de l'ouvrage, autant qu'à celui de la matière, ne donna pas lieu du moins d'accuser son discernement. On essaierait vainement de se représenter en idée la prodi-

(1) Telle que celle de Crassipes, dont parle Cicéron, *Epist. Famil.*, III, 7.

(2) Vitruv., *de Archit.*, VI, 8.

gieuse quantité de colonnes, de statues, de tableaux, qui vinrent s'engloutir dans ce grand gouffre de Rome, pour servir d'abord à l'ornement des temples, des portiques et des autres édifices publics, puis ensuite à la décoration des maisons particulières. C'est à peine si, en recueillant aujourd'hui les témoignages de l'histoire, et les comparant avec la surface de Rome, on peut y loger, par la pensée, cette innombrable population de statues entassées sans ordre et sans goût, du siècle de Mummius à celui de Néron, et qui ne purent jamais sans doute, dans leur extrême encombrement, recevoir une disposition digne d'elles. Mais qu'on se figure, après les ravages de tant de siècles, après les mutilations de tant de barbares, plus de *soixante et dix mille* statues (1) exhumées jusqu'à nos jours du sol de Rome, et dispersées actuellement dans les musées de cette ville, dans ceux de l'Italie et du reste de l'Europe; et que l'on imagine, s'il est possible, le spectacle qu'offrait ce peuple entier de statues mêlé avec tout ce peuple romain, alors que l'un était dans tout son éclat, et que l'autre jouissait encore de toute sa gloire.

Dans ces premiers momens d'une ferveur si nouvelle, les Romains empruntaient à la Grèce non-seulement les modèles, mais encore les élémens de leurs constructions, jusque-là qu'une partie des tuiles de marbre qui recouvraient le fameux temple de *Junon Lacinia*, près de Crotone, furent transportées à Rome par le censeur Fulvius Flaccus, pour y servir à la toiture du temple de la *Fortune équestre* (2), et que Sylla lui-même ne recula pas devant l'idée d'employer, dans les édifices du Capitole, des colonnes enlevées du temple de *Jupiter Olympien*, à Athènes. Les artistes de la Grèce suivirent de même à Rome les chefs-d'œuvre de toute espèce enlevés par milliers de leur pays. Ils y venaient comme esclaves; plus tard, ils y furent traités comme affranchis: mais ils se rendirent bientôt les instituteurs de leurs maîtres, au point qu'ils trou-

(1) Barthélemy, *Mém. de l'Académie*, t. XXVIII, p. 593; Oberlin, *Monum. orb. antiq.*, p. 127.

(2) L'an de Rome 581, Tit.-Liv. XLII, 3.

vèrent quelques disciples jusque dans le sénat romain. Un Fabius ne dédaigna pas de peindre les temples que son aïeul se serait borné à consacrer. Le titre de *Pictor* devenait une distinction honorifique, presque comme celui de *Creticus*, de *Macedonicus*, d'*Achaïcus;* et la Grèce, appauvrie et humiliée, se vengeait ainsi de ses oppresseurs en les éclairant.

La révolution, depuis long-temps commencée dans les goûts et dans les habitudes des Romains, s'accomplit enfin dans le cours des guerres civiles. L'époque de la domination de Sylla fut celle du règne de l'architecture grecque à Rome. Le temple bâti par Métellus Macédonicus, après la défaite de Persée, n'était encore signalé que comme le premier *temple en marbre* que Rome possédât, et déjà le temple de l'*Honneur*, fondé par Marius, est proclamé un chef-d'œuvre par Vitruve lui-même. Bientôt l'art et la magnificence s'associaient, dans ces grandes constructions publiques, au point que l'admiration des peuples restait indécise entre le mérite de l'ouvrage et le prix de la matière. En rebâtissant le *temple de Jupiter Capitolin*, consumé par un incendie, Catulus le couvrait de tuiles de bronze doré, luxe alors encore inoui à Rome, qui devait bientôt y devenir presque vulgaire. Sylla donnait un exemple analogue dans le fameux *temple de la Fortune*, à Préneste, en y employant, pour la première fois, un pavé de mosaïque. L'héritier du pouvoir et du génie de Sylla, Pompée, se signala, comme lui, par de beaux ouvrages publics, tels qu'un *temple de Minerve*, un autre temple de *Vénus Victrix*, un *théâtre*, le premier qui eût encore été construit en pierre, un *portique* et une *curie* qui portèrent son nom; et l'on présume avec raison que la belle statue colossale de Pompée, trouvée près de l'emplacement de son théâtre, et qui se voit au palais Spada, est la statue même érigée dans la *curie* de Pompée, aux pieds de laquelle fut égorgé César : monument unique des deux plus grandes catastrophes que présente peut-être l'histoire du genre humain. César imita son rival par la construction d'un nouveau *Forum*, le premier dont se fût enrichie Rome républicaine, pour qui le *Forum Romanum*, encombré de temples et de monumens honorifiques, devenait de jour en jour

trop étroit. Mais parmi tout ce luxe d'édifices publics, les maisons des simples particuliers, et celles même des premiers citoyens ne se recommandaient encore que par la grandeur de leurs dispositions ou par la mâle austérité de leurs ornemens, et très-peu par le goût ou par la richesse de leur architecture. Si des hommes, tels que Crassus et Scaurus, qui n'avaient d'autre mérite que celui d'une excessive opulence, étalaient impunément, dans l'atrium de leurs demeures, des colonnes de marbre précieux; si d'autres, tels que Salluste, à qui il ne restait plus de ressources, pour couvrir leurs vices et justifier leurs excès, que d'invectiver contre ceux d'autrui, construisaient à grands frais des jardins qui, deux siècles encore après, ne paraissaient pas trop étroits pour la majesté des empereurs; enfin, si quelques hommes nouveaux, tels qu'un C. Aquilius, cherchaient à sortir de la foule par l'extravagance de leur luxe, la plupart des grands citoyens, de ceux qui aspiraient à la faveur du peuple et à la conduite de l'État, n'affectaient, dans leurs habitations privées, qu'une simplicité toute républicaine. Sylla avait occupé une maison dont le loyer n'excédait pas *six cents francs* de notre monnaie. César habitait, dans la rue de Subura, une *maison modeste* (1), jusqu'au moment où il alla occuper, dans la *Via Sacra*, l'habitation publique qui appartenait au grand pontife; et l'on sait que ce fut plus tard, pour le dictateur, une distinction du premier ordre, obtenue sur un décret du sénat, que de pouvoir ajouter un *fronton*, *fastigium*, à l'extérieur de cette maison (2). Pompée, qui, après avoir décoré Rome de tant de monumens publics, avait cru pouvoir se permettre quelques embellissemens dans sa propre demeure, ne l'avait cependant pas élevée au-dessus de la médiocrité, puisque l'obscur citoyen qui en devint le second propriétaire, demandait, après l'avoir parcourue : *Où donc dînait le grand Pompée* (3)? Auguste enfin, dont le pouvoir fut presque sans bornes, comme l'empire romain, demeura qua-

(1) Sueton., *in Cæsar.*, XLVI : *modicis ædibus.*

(2) Ciceron., *Philipp.*, II, 43; Florus, IV, 2.

(3) Plutarch., *in Pomp.*, XL.

rante années dans une maison qui ne se distinguait de celles des citoyens aisés, ni par sa grandeur, ni par ses ornemens, dont les portiques, d'une étendue médiocre, n'étaient construits que de colonnes de pierre d'Albe, ou de peperin, et qui ne renfermait ni marbres ni pavés précieux.

Le siècle d'Auguste mérite de former une époque particulière, qui sera la troisième dans l'histoire de la topographie romaine, et qui ne s'étendra néanmoins que jusqu'à l'an 818, date du grand incendie de Néron. Rome, dans le cours de la longue domination d'Auguste, prit une face nouvelle, et l'on sait, en effet, que ce prince se vantait d'*avoir reçu une ville toute de briques, et de la laisser toute de marbre* (1). Cette révolution s'exerça particulièrement sur les édifices privés, où le goût des Grecs prévalut dès-lors, comme il régnait depuis un siècle dans les monumens publics. Auguste voulait détourner des affaires de l'État l'attention des Romains, mais sans effort et sans violence. L'architecture fut un des principaux instrumens de sa politique; et ce fut alors pour la seconde fois, depuis que Périclès avait donné cet exemple au monde et cette leçon aux ambitieux, que l'art devint un moyen de gouvernement. Ce qu'Auguste fit construire de beaux ouvrages en tout genre, temples, portiques, théâtres, sans compter un troisième forum, qui porta son nom, et sans parler de son mausolée, qui le conserve encore, tout méconnaissable qu'est devenu ce monument sous sa forme actuelle, serait presque impossible à croire, si le zèle de ses favoris à l'imiter, ou même à le surpasser, ne justifiait, sur ce point, les témoignages de l'histoire; car c'était un titre à la faveur du maître que de suivre son exemple, et l'excès de la flatterie rend ici tout autre excès vraisemblable. Il y eut, entre les principaux amis d'Auguste, Cornelius Balbus, Statilius Taurus, Asinius Pollion, Munatius Plancus, Mécène, mais surtout Agrippa, une espèce de lutte à qui embellirait la cité de plus d'ouvrages d'utilité publique, et fournirait en même temps les plus beaux modèles d'habitations particulières, enrichies de tout le luxe des arts, avec

(1) Sueton., *in August.*, XXIX.

tout le goût de la Grèce; de maisons revêtues tout entières, au dehors comme au dedans, de marbres précieux et rares. Ce fut un simple officier d'Auguste, Mamurra, qui donna aux Romains le premier exemple d'une maison ainsi bâtie, comme Agrippa, son gendre, avait offert le premier modèle de *thermes*, ou de *bains publics*, disposés avec un luxe extraordinaire, qui n'était cependant qu'un premier essai d'une magnificence portée depuis à un degré inoui. Tout ce qui nous reste des monumens publics de cet âge, bien que défiguré par le temps et par la barbarie, le *théâtre de Marcellus*, le *portique d'Octavie*, les colonnes du *temple de Jupiter Tonnant*, les restes de celui de *Mars Vengeur*, au *Forum d'Auguste*, les admirables fragmens du jardin Colonne, appelés vulgairement *Frontispice de Néron*, mais surtout le *Panthéon*, témoigne assez quel était le goût général de cette belle époque de l'art, où Rome présentait aux yeux des Grecs eux-mêmes un théâtre de merveilles, pour lequel le docte et judicieux Strabon, témoin oculaire, ne pouvait trouver d'expressions équivalentes (1). Quant au goût qui régnait dans les habitations particulières, nous ne pouvons malheureusement en juger que par conjecture. Les magnifiques débris de la *villa de Mécène*, à Tivoli, ceux de la *villa de Vedius Pollion*, sur la côte de Pausilippe, près de Naples, montrent comment l'art était alors employé à vaincre la nature, et autorisent à croire qu'il se surpassait lui-même en la décorant. Nous savons, du reste, par les plaintes de Vitruve, l'un des architectes d'Auguste, sur l'emploi trop familier qui se fit alors de la peinture, que cet art divin, réservé long-temps, chez les Grecs, à l'ornement des édifices sacrés ou publics, et qu'Apelle lui-même aurait cru dégrader en l'admettant dans sa propre maison, envahit, du temps d'Auguste, tout le domaine de la vie privée; qu'il s'empara, pour ainsi dire, de toutes les murailles (2). Auguste lui-même, si modeste que fût la décoration de sa demeure, autorisa par son exemple une innovation si séduisante. Ce fut alors qu'un artiste

(1) Strabon, v, 236.

(2) Plin., *Hist. nat.*, xxxv, 10 : *Parietes totos pingere.*

romain, Ludius, encouragé par le goût général de ses contemporains et par la faveur d'Auguste, inventa cette *peinture de murs*, qui de l'intérieur des maisons, où elle avait tout occupé, depuis le pavé jusqu'au plafond, et depuis la cuisine jusqu'au salon, déborda bientôt jusque dans les rues et dans les carrefours, comme nous la voyons à Pompéi. Il nous est resté, dans un petit appartement, découvert sur le Palatin, et qu'on appelle le *bain de Livie*, un modèle intéressant de la manière dont la peinture était alors employée à l'ornement des édifices privés; et Pompéi peut nous apprendre comment Rome entière était décorée, toutes proportions gardées, du reste, entre une petite ville de province et la capitale du monde.

Au milieu de tout ce progrès du goût et de tout ce luxe des arts, Rome se ressentait encore, dans son ensemble, des fâcheux effets de la reconstruction précipitée qui avait eu lieu après la retraite des Gaulois. Les rues étaient encore généralement étroites, tortueuses, irrégulières. Il n'y avait que les rues de *Subura* et des *Carinæ*, et sans doute aussi la *Via sacra*, dont le pavé antique a été récemment découvert en quelques endroits, qui répondissent, dans leur cours et dans leur direction, à l'éclat et à la grandeur de la première ville du monde. Ces rues étaient, au siècle d'Auguste, le centre du mouvement, des plaisirs et des affaires; c'étaient, à la fois, le quartier du Palais Royal et la Chaussée d'Antin de l'ancienne Rome. Mais à mesure que l'on s'éloignait du *Forum*, on se perdait dans un labyrinthe de rues où la proximité des maisons et l'excessive hauteur des murs interceptaient l'air et la lumière. La population, qui ne cessait de s'accroître par des causes faciles à apprécier, affluait dans l'antique enceinte de Rome, devenue de jour en jour trop étroite. Depuis long-temps, les murs de Servius avaient disparu sous les fabriques qui leur étaient adossées de toutes parts, de sorte qu'il était presque impossible d'en suivre la trace, au dedans comme au dehors de Rome (1). Les vastes et nombreux faubourgs qui s'étaient formés de cette manière, et qui avaient *ajouté comme*

(1) Dionys. Halicarn., *Ant. rom.*, IV, 13.

autant de villes nouvelles à la ville primitive (1), s'étendaient au point qu'on ne pouvait plus déterminer où finissait ni où commençait précisément cette immense cité. On voit, par une lettre de Cicéron (2), que, de son temps, il avait été déjà question d'augmenter l'enceinte de Rome, en y comprenant une partie des habitations qui débordaient les murs de Servius; et cet agrandissement n'aurait pas été à moins que de joindre, par un mur nouveau, à partir du *pont Milvius, ponte Molle* d'aujourd'hui, les *monts Vaticans* aux sept collines, et de bâtir tout le *Champ-de-Mars*. Mais le génie de l'empire, le dieu Terme, ne souffrait pas qu'on le déplaçât ainsi : il devait rester immuable dans ses anciennes limites; et la religion, pour qui toute espèce de mouvement est toujours à craindre, détourna les Romains de rien entreprendre contre une enceinte sacrée. Sylla et Jules César, qui avaient usé du droit des triomphateurs, de reculer le *Pomœrium*, n'osèrent pas toucher à cette enceinte. Auguste lui-même, qui agrandit beaucoup la ville, en y ajoutant de nouveaux quartiers, n'y éleva pas de nouveaux murs. Dès-lors tout ce qui tenait à habiter dans les limites de l'ancienne Rome, dut s'entasser à un point prodigieux. Il fallut bien que les maisons prissent en hauteur le développement qu'elles ne pouvaient avoir en espace. La population reflua jusque sous les toits portés à une excessive élévation; c'est ce qu'atteste, en termes péremptoires, l'écrivain de cette époque qui a le plus d'autorité dans ces matières, Vitruve (3), et ce que justifie le tableau des embarras et des accidens de Rome, tracé par Juvénal. L'excès fut porté au point qu'Auguste, pour prévenir l'encombrement de la voie publique, et les chutes fréquentes de maisons, fixa, par une ordonnance, la hauteur de ces maisons à soixante-dix pieds romains. Mais de

(1) Plin., *Hist. nat.*, III, 5 : *Expatiantia tecta multas addidere urbes.*

(2) Cicero, *Ad Attic.*, XIII, 33.

(3) Vitruv., *de Architect.*, lib. II, c. 8 : *In ea autem majestate urbis et civium infinita frequentia, innumerabiles habitationes opus fuit explicare. Ergo cum recipere non posset area plana tantam multitudinem in urbe, ad auxilium altitudinis ædificiorum res ipsa coegit devenire.*

pareilles défenses, souvent renouvelées par les empereurs, témoignent, par cela même, qu'elles étaient toujours éludées. Durant plus de quatre siècles, depuis Auguste jusqu'à Théodose, l'autorité lutta vainement contre cet état de choses; et la hauteur des maisons de Rome ne descendit enfin sous le niveau fixé par les réglemens de police, que lorsque Rome elle-même, subissant le sort de toutes les choses humaines, tomba du faîte de ses grandeurs.

On peut donc se représenter Rome, au temps d'Auguste, comme une ville très-irrégulièrement bâtie pour une population très-inégalement répartie. Tandis que les demeures des principaux personnages, *domus*, occupaient un grand espace rempli de *cours*, de *portiques*, de *thermes*, de *jardins*, le peuple était entassé dans des maisons communes, *insulæ*, dont les divers étages, *cœnacula*, aboutissaient généralement à une terrasse, nommée *pergula*, ou *solarium*. Ce que chacune de ces *insulæ* rapportait déjà de revenu, au temps de Cicéron, où le prix des loyers n'avait pas encore atteint toute sa hauteur, peut aisément se déduire des lettres de cet homme d'État, à qui le soin des affaires publiques ne fit jamais négliger l'administration de sa fortune; et l'on peut apprécier ce qu'une seule *insula* renfermait quelquefois de locataires, même à une époque de décadence, d'après un passage d'une lettre de Symmaque, où il dit que la chute d'une *insula* couvrit tout l'espace libre du Forum de Trajan d'habitans restés sans asile (1). Il fallait que, dans le centre de Rome, les habitations fussent bien pressées, pour que le Palatin, déjà couvert de tant de temples, montrât encore les maisons de Catulus, de Crassus, de Scaurus, d'Hortensius, de Cicéron, de Catilina, de Clodius, de Marc-Antoine, et sans doute d'autres encore, toutes enveloppées depuis dans les agrandissemens du palais impérial. On éprouve une égale difficulté à replacer, dans l'étroit espace du Forum et de ses alentours, cette foule d'édifices publics, temples, basiliques, curies, portiques, colonnades, qui sont cités dans les auteurs; et ce qui fait

(1) Symmach., *Epistol.*, VI, 37 : *in Trajani plateam ruina unius insulæ pressit habitantes.*

aujourd'hui le tourment des antiquaires, incapables d'ajuster une pareille abondance de monumens avec l'exiguité du terrein, fit plus d'une fois aussi le regret des contemporains, en voyant tant de beaux édifices qui ne pouvaient que se nuire les uns aux autres. C'était dans le Champ-de-Mars que se déployaient, avec le plus d'avantage, sur un espace libre, et sur un théâtre admirablement disposé par la nature, toutes les magnificences de Rome. Là, s'élevèrent les grandes constructions d'Agrippa, ses *thermes*, son *Panthéon*, l'*amphithéâtre* de Statilius Taurus, dont la moderne place de *Monte Citorio* a dérivé son nom et sa forme; le *théâtre* de Balbus, dont les décombres ont formé le *Monte Cenci* d'aujourd'hui; le *mausolée* d'Auguste enfin, et bien d'autres édifices, maintenant effacés du sol de Rome, et dont le nom même a disparu. Du reste, la division qu'Auguste fit de la ville en *quatorze régions*, ou quartiers, sert à nous faire apprécier, assez exactement, l'étendue des acquisitions que l'ancienne enceinte de Rome avait faites à cette époque. Le *Trastevere*, *Trans Tiberim*, fut un de ces quartiers. Au-delà de la *porte Capène*, le faubourg qui s'était formé *près du Temple de Mars*, *ad Martis*, se trouva réuni à la cité, ainsi que tout l'espace compris entre ce lieu et l'Aventin, et qui forma le douzième quartier, sous le nom de *Piscina publica*. La ville s'étendait donc alors, dans une portion de l'ancien Champ-de-Mars, le long du Tibre, jusque vers l'extrémité de la moderne *strada Giulia*, et de là, en faisant un grand circuit, tout autour du cirque de Flaminius, et des constructions de Pompéi, à *Campo di Fiore*, jusqu'au mont Quirinal. Sur tout ce terrein, com e au dedans de l'antique enceinte, le développement des rues dut se se trouver extrêmement gêné par les monumens publics, mais surtout par les tombeaux qui, à partir des portes, garnissaient, sur deux lignes parallèles, les deux côtés des principales voies. Ces voies elles-mêmes se trouvaient en quelques endroits si rapprochées l'une de l'autre, comme on le voit par la direction toujours sensible des voies *Appienne* et *Latine*, tout près desquelles cheminaient encore les voies *Labicane* et *Campanienne*, que l'étroit espace, compris entre ces voies, qui n'était pas occupé par des tombeaux, ne

permettait presque aucune disposition régulière pour l'alignement des rues des faubourgs. Il existe au dedans de Rome moderne plus d'un exemple de ce genre d'obstacles, que l'antique Rome dut rencontrer presque partout à son développement, dans son sein même et à ses portes; et tout le monde connaît le tombeau de Bibulus, élevé sur la fin de la république, près de la porte d'où sortait la voie Flaminienne, sur la descente du Capitole, qui se trouve aujourd'hui encaissé à l'angle d'un obscur carrefour, et converti en une petite maison bourgeoise.

C'était principalement des deux côtés du Tibre que s'était porté, au temps d'Auguste, l'agrandissement de l'étendue et de la population de Rome. Un peu plus tard, sous ses premiers successeurs, ce mouvement paraît s'être opéré dans une autre direction, c'est-à-dire dans la partie orientale de la cité, de la *porte Cœlimontana* à la *porte Colline*, ou du mont Cœlius à l'extrémité du Quirinal. Cette région était alors, en effet, celle qui renfermait les plus beaux palais, et qui était devenue le plus brillant quartier de Rome, au préjudice de la *Subura* et des *Carines*. Ces palais n'étaient pas construits sur des rues, mais dans des jardins, qui occupaient les grands espaces libres, *campi*, lesquels avaient toujours existé dans cette partie de Rome, tels, à peu de chose près, qu'ils s'y retrouvent encore aujourd'hui. C'était là en effet qu'étaient les célèbres habitations dites *Horti Mæcenatis*, *Pallantiani*, *Epaphroditi*, auxquels ont succédé, presque avec la même étendue et à la même place, les palais Barberini, Albani; les *villas* Strozzi, Altieri, Giustiniani; la *maison des Laterani*, *domus Lateranorum*, dont le site et le nom se montrent encore sur l'emplacement de la célèbre basilique de Saint-Jean-de-Latran et des vastes bâtimens qui en dépendent; la *maison de Merula*, *Merulana*, dont l'antique église de *San-Matteo in Merulana* indique encore la position; et une foule d'autres, dont il ne reste plus que le souvenir. On ne saurait douter, d'après les progrès toujours croissans qu'avaient faits, sous Claude et sous Néron, le goût et le luxe des bâtimens, que les habitations privées de cette époque n'eussent laissé loin derrière elles celles du siècle d'Auguste. La

recherche des matières précieuses fut portée alors à l'excès, et, pour ainsi dire, jusqu'à la fureur. On imagina d'incruster, dans des murs de marbre, d'autres marbres plus rares, de manière à varier, au gré des caprices les plus extravagans, la qualité des matières, et à composer, de ces élémens divers, des tableaux de toute espèce, que dans le siècle précédent on avait du moins laissé faire à la peinture. Ainsi l'art commençait à être chassé par la richesse; la peinture, par le marbre, et le marbre lui-même, par l'argent et par l'or. Un seul trait fera juger à quel point ce progrès du luxe avait été rapide et devint prodigieux. On avait regardé comme une merveille, au temps d'Auguste, quatre petites colonnes de marbre onyx, que Cornelius Balbus avait placées dans son théâtre; et un vil affranchi de Claude, Callistus, en étalait trente, d'une grande dimension, dans la salle où il prenait son repas du soir (1). On peut croire que Sénèque n'exagère rien, en parlant des vices de ses contemporains, puisqu'on sait qu'il les partagea. C'est ce rhéteur qui nous apprend que les Romains de cet âge ne pouvaient *plus marcher que sur des pierres précieuses* (2); et, comme pour justifier Sénèque, sinon d'avoir eu sous ses pieds un pavé semblable, du moins de l'avoir dit, il fut trouvé, au 17e siècle, dans une vigne sur l'Aventin, une chambre, dont le pavé était d'agathe et de cornaline, et les murs, revêtus de lames de bronze doré avec des médailles incrustées (3). Les fouilles du Palatin ont pareillement offert, entre autres débris de la magnificence romaine, qui rendent croyable tout ce qu'on raconte de la *maison dorée* de Néron, une chambre tout incrustée de lames d'argent ornées de pierres précieuses (4). On peut se figurer d'ailleurs tout ce que l'antique Rome renferma de matières d'un prix inestimable, taillées en colonnes, en meubles, en ornemens de toute espèce, employées, en guise de peinture ou de mosaïque, sur les murs, sur les plafonds, sur les pavés, dans les édifices pu-

(1) Plin., *Hist. nat.*, XXXVI, 7.
(2) Senec., *Epistol.* LXXXVI ....*nisi gemmas calcare nolimus*.
(3) Vacca, *Memor.*, n. 101, 102, 118.
(4) Bartoli, *Memor.*, n. 7 et 8.

blics et dans les maisons des riches, quand on voit tout ce que Rome moderne en possède encore dans ses innombrables églises, dans ses milliers de palais et de *villas*, et jusque dans les rues, dont plusieurs, telles que celle qui conduit à Saint-Jean-de-Latran, n'ont presque pas de bornes ni de pavés, qui ne soient des tronçons de colonnes, ou des fragmens de marbres précieux. Quant au goût qui régnait alors dans la décoration des maisons d'un ordre secondaire, on peut s'en faire une idée d'après la célèbre peinture de la *noce aldobrandine*, trouvée près des jardins Barberini, sur le Quirinal, et d'après d'autres peintures qni décoraient une petite maison, découverte, à la fin du dernier siècle, à la villa Negroni, sur le Viminal. Ce sont là des monumens de la médiocrité romaine et de la médiocrité de l'art, qui donnent pourtant une assez favorable opinion de l'une et de l'autre, à l'époque même où Pline déplorait en citoyen, et Sénèque en rhéteur, la chute de toutes les deux.

Malgré tous les progrès du luxe et tous les efforts de l'opulence, Rome offrait encore, au temps de Néron, une image trop sensible de l'irrégularité générale dont j'ai déjà indiqué plusieurs fois la cause et l'époque. Néron, passionné pour le luxe des bâtimens, avait déployé, pour y remédier en quelques endroits, toutes les ressources de son empire, avec toute la violence de son caractère. Mais il n'y avait qu'une destruction totale, suivie d'une reconstruction complète, qui pût faire disparaître les nombreux défauts de cette immense cité. Néron choisit, pour arriver à son but, un moyen dont lui seul pouvait s'aviser; et ce n'est pas sa faute si ce moyen, attesté par la voix unanime de ses contemporains, a paru contraire à la vérité, pour être trop conforme à son génie : il brûla la ville qu'il voulait rebâtir. Des quatorze quartiers de Rome, *trois* furent entièrement consumés; et sur les *onze* autres, plus ou moins gravement endommagés, il n'y en eut que *quatre* qui ne furen point atteints par l'incendie (1). Cet évènement, de l'an de Rome 818, commença pour cette ville une ère toute nouvelle, qui fut la

(1) Sueton., *in Neron.*, XXXVIII; Tacit., *Annal.*, XV, 38.

plus brillante de toutes : ce sera, dans l'histoire de la topographie romaine, la quatrième époque, que j'étendrai jusqu'à la mort de Marc-Aurèle. Rome alors, rebâtie presque entièrement, sortit de ses cendres plus belle qu'auparavant, et surtout avec une régularité et une largeur dans le développement des rues, dont elle n'avait jamais offert l'image. On adopta généralement, pour la construction des maisons, un modèle qui avait été tracé par Néron lui-même; la plupart de ces maisons durent être isolées; des portiques furent élevés sur le devant des habitations, afin que, de la terrasse de ces portiques, on pût à l'avenir écarter les incendies ; enfin, le bois fut proscrit, autant qu'il était possible, dans toutes les constructions de cette époque. Si quelque chose pouvait paraître plus invraisemblable encore que le crime de Néron, ce seraient les ressources qu'il trouva pour le réparer. Non content de fournir lui-même aux frais de tant de constructions particulières, il entreprit une foule de bâtimens publics : un *cirque*, des *thermes*, une *nymphée*, dont il subsiste encore quelques vestiges sur le sol de Rome; un *marché, macellum*, dont la forme, à défaut d'autre chose, s'est conservée sur ses médailles; sans parler de sa *maison dorée*, monument d'une richesse extraordinaire et d'une étendue prodigieuse, qu'il faut presque renoncer à placer dans l'histoire, faute de pouvoir en retrouver à Rome quelques traces ou quelques débris. Les faibles vestiges qui avaient pu se conserver encore de l'ancienne médiocrité romaine, disparurent alors de toutes parts sous le luxe des portiques et des autres édifices publics. Dans l'empressement de couvrir cette espèce de tache imprimée, par la pauvreté de la vieille Rome, à l'éclat de la nouvelle, on ne se donna même pas la peine de détruire entièrement les misérables huttes d'autrefois : on se contenta de bâtir par dessus; et l'on vient de retrouver, au voisinage du *temple de la Paix*, de petites maisons, encore décorées, à trois ou quatre pieds du sol, de médiocres peintures, qui avaient été ainsi enveloppées dans les constructions de Néron, et plus tard dans celles de Vespasien, sans avoir tout-à-fait disparu, et qui ont offert à notre siècle le singulier spectacle de ces habitations de pauvres gens de Rome, du siècle d'Auguste, conservées en partie, tandis

qu'il ne reste pas une pierre debout du *palais doré* de Néron.

Quant à l'enceinte de Rome, telle qu'elle résulta de sa restauration nouvelle sous Néron, elle dut rester, à peu de chose près, ce qu'elle était auparavant. Néron avait voulu l'étendre jusqu'à *Ostie*, et l'on a dit que, dans une autre direction, Rome parvenait jusqu'à *Veïes*, ou même jusqu'à *Otricoli*. Mais ce sont là des idées gigantesques, qui n'ont pu éclore que dans la tête d'un prince, comme Néron, ou sous la plume d'un sophiste, comme Aristide. Dans le plus haut degré de splendeur et de population que Rome ait sans doute jamais atteint, sous Vespasien, Pline nous a tracé un tableau de cette ville (1), d'après des données qui doivent être exactes, et dont tous les chiffres doivent être respectés. Rome alors embrassait, dans le développement de ses vieilles murailles, un peu plus de treize milles; le même espace, mesuré à partir du *milliaire doré*, dressé en tête du Forum, jusqu'à chacune des portes, au nombre de *trente* (2), faisait, en ligne directe, un peu plus de trente milles; et du même point, jusqu'à l'extrémité des habitations situées en dehors de l'enceinte, l'espace compris par toutes les rues, qui, comme autant de rayons, aboutissaient aux divers points de cette vaste circonférence, surpassait soixante-dix milles. Ajoutez-y, avec Pline, la *hauteur des maisons*, et vous aurez certainement l'idée d'une ville, la plus grande qui eût encore existé sur le globe, mais non pas cette ville monstrueuse, qui n'exista jamais que dans l'imagination des antiquaires. Au reste, la population de Rome n'avait fait encore, du côté du Tibre, aucun mouvement, au-delà des limites que j'ai indiquées. Le Champ-de-Mars n'était encore couvert d'aucune fabrique, publique ou privée, jusque vers le *Ponte Sisto* d'aujourd'hui, l'ancien *pont du Janicule*. Les *Thermes* de Néron et d'Alexandre-Sévère, et le *Cirque agonalis*, dont la forme et le nom se sont conservés sur l'emplacement de la *place Navone*, furent évidemment

(1) Plin., *Hist. nat.*, III, 5.

(2) Il yen avait réellement *trente-sept*; mais *sept* avaient cessé de servir, et *douze*, qui étaient *doubles*, ne comptaient chacune que pour une seule.

construits sur un terrain libre. C'est entre ces limites que Rome continua de s'enrichir de monumens publics, à une époque où elle admettait dans son sein toutes les superstitions de la terre, où tous les empereurs, devenus des dieux à leur tour, multipliaient, à chaque changement de règne, les temples, les statues, les colléges de prêtres, les ornemens du culte. C'est aussi de cette époque, que nous sont restés, au centre de la Rome actuelle, le plus de monumens de la magnificence de l'ancienne, dans cette suite de superbes débris des constructions de Vespasien et de Titus, de Nerva, de Trajan et d'Adrien, d'Antonin et de Marc-Aurèle, le dernier desquels marque, par sa mort, arrivée en l'an de Rome 933, 180 de J.-C., le dernier degré de la grandeur romaine, et malheureusement aussi le premier de sa décadence.

A partir des temps de Marc-Aurèle jusqu'à ceux de Constantin, ou de l'an 933 à l'an 1059 de Rome (1), s'étendra une cinquième période dans l'histoire de la topographie de Rome. A cette époque, l'inquiétude générale excitée dans tout l'empire par les fréquentes incursions des barbares obligea le souverain de fixer son attention sur les provinces, au préjudice de la capitale. Le trésor public, appauvri par des guerres sans cesse renaissantes, et presque toujours malheureuses, ne fournissait plus les mêmes ressources qu'autrefois. Les particuliers participaient eux-mêmes à la détresse du prince et de l'État. Des étrangers, presque tous barbares, affluaient dans la ville, où ils portaient avec eux des mœurs nouvelles et des goûts bizarres. Le génie de l'architecture sembla s'éclipser avec celui de l'empire. L'affectation de la richesse, qui du moins dans les monumens de l'époque antérieure n'avait point été séparée des principes du beau, s'accrut dans la même proportion que la misère générale, et devint bientôt le seul mérite. Rome resta toujours la plus belle ville du monde; mais elle perdait par des séditions fréquentes, telles que celle qui eut lieu sous Vitellius, ou par des incendies qui se renouvelèrent souvent, et toujours avec d'effroyables désastres, sous Titus, sous Trajan, sous Commode,

(1) 180 à 306 de notre ère.

quelques-uns de ses plus beaux monumens; et ceux dont elle s'enrichissait, tels que les Thermes d'Antonin Caracalla, d'Alexandre Sévère, de Dioclétien, et de Constantin, tout empreints qu'ils étaient d'une puissance extraordinaire, en attestaient déjà la décadence. C'était le plus souvent aux dépens d'anciens édifices que s'élevaient ces monumens nouveaux. Nous voyons encore l'arc de Constantin construit avec les débris de celui de Trajan; et nous savons que Dioclétien fit placer dans ses Thermes la bibliothèque Ulpienne, enlevée du Forum de Trajan. Ainsi commençaient, dans le sein de Rome elle-même, ces transports de colonnes, de statues, de monumens de l'art et du génie, qui annoncent une société qui va changer de forme, une civilisation qui se déplace, et qui s'épuise. Si quelques empereurs, tels que Septime Sévère et les princes de sa famille, réparèrent d'anciens édifices, ou en érigèrent de nouveaux, trop souvent ils y imprimèrent le goût de leur siècle, qui contrastait déjà, d'une manière sensible, avec le génie des siècles précédens; et l'on n'aurait pas besoin de trouver le nom de Septime Sévère inscrit au Panthéon et au portique d'Octavie, pour savoir ce que ces monumens avaient déjà souffert des injures du temps, ou pour apprécier ce qu'ils avaient perdu à être réparés de cette manière.

Bientôt allait commencer pour Rome un concours d'événemens sinistres aussi extraordinaire, aussi continu que celui de ses prospérités. La peste qui se manifesta sous Galien enleva un nombre prodigieux de citoyens; et ce vide immense était d'autant plus difficile à combler, que déjà, suivant le témoignage d'un contemporain (1), s'était annoncée pour Rome et pour l'empire l'une de ces époques désastreuses où la fécondité s'arrête, où il semble que les sources mêmes de la vie se tarissent; époque de décrépitude qui se remarque, à de certains intervalles, dans l'existence des nations, comme dans celle des individus. Ajoutez à cela que par suite des guerres malheureuses et de l'appauvrissement général, l'importation et par conséquent le nombre des esclaves avaient diminué tout à coup dans une proportion incroyable; c'est ce qui

(1) S. Cyprien, dans son écrit contre Demetrianus cité par M. Niebuhr.

résulte de la seule inspection des inscriptions de cet âge. Le christianisme, qui commencait à sortir des catacombes avec les principes et les élémens d'une société nouvelle, ne pouvait travailler qu'à la destruction de l'ancienne; et la barbarie, qui se montrait aux extrémités de l'empire, agissait de concert pour en énerver les ressorts, pour en diminuer les ressources. L'enceinte de murs bâtie par Aurélien, en 271, et qui subsiste encore en grande partie, ne saurait donc nous donner qu'une idée imparfaite de l'étendue réelle de Rome, et surtout de sa population effective. Cette enceinte fut principalement dirigée dans la vue d'assurer la défense de la place, en profitant des localités les plus avantageuses; c'est à cette intention que le mont *Pincius* y fut compris, ainsi qu'une partie du *Janicule;* elle dut embrasser aussi la totalité du Champ-de-Mars, et, par la même raison, laisser en dehors les faubourgs, qui s'étaient accrus presque démesurément vers les parties orientales et méridionales de la cité.

Telle qu'est encore cette enceinte d'Aurélien, réparée sous Honorius, Rome doit donc nous y paraître extrêmement réduite dans son étendue et dans sa population. Déja, par le fait même que cette ville, restée durant tant de siècles ouverte de toutes parts, et protégée moins encore par le faible souvenir des invisibles murs de Servius que par la grandeur et la majesté de son nom, croyait avoir besoin de s'entourer de murailles, de se couvrir d'une enceinte, il semblait qu'elle sentît son génie affaibli, et qu'elle proclamât sa chute inévitable. Au dedans même de cette enceinte, où Rome se réfugiait contre les périls du dehors et contre sa propre faiblesse, il s'en fallait beaucoup que l'espace compris entre les murs fût occupé par la population. Le Champ-de-Mars n'avait pas dû voir s'élever des habitations au préjudice de tant d'édifices publics, temples, thermes, cirques, théâtres, amphithéâtres, tombeaux, dont il était couvert; et nous savons, en effet, que c'est dans cette partie de Rome que furent érigés quelques monumens de sa décadence, tels qu'un grand portique, bâti vers l'an 374 par le préfet Claudius (1), et l'Arc de triomphe, avec d'immenses portiques qui

(1) Amm. Marcellin., XXIX, 6; Corsini;, *Ser. Præfect. urb.*, p. 261.

y aboutissaient, sous les empereurs Gratien, Valentinien et Théodose. Mais, d'un autre côté, ces immenses et riches faubourgs qui avaient si fort ajouté à la grandeur et à la puissance de Rome, exclus qu'ils se trouvaient de ses murailles, et par là même exposés à tous les désastres qui ne tardèrent pas à éclater, dûrent décliner rapidement. A partir du règne de Dioclétien, l'éloignement de la cour impériale priva la capitale des avantages dont elle eût eu besoin plus que jamais pour lutter contre tant de causes de destruction. Pour voir combien la décadence avait déjà fait de progrès, et à quel point la dépopulation gagnait déjà le centre de la cité, il suffit d'observer le choix que fit Constantin, pour l'emplacement de ses Thermes, d'une portion du Quirinal, qui avait été certainement, à une époque antérieure de peu d'années, couverte d'habitations nombreuses. La distance qui sépare aujourd'hui les restes des thermes de Dioclétien de ceux de Constantin, c'est-à-dire tout l'intervalle de la place de *Termini* à celle de *Monte-Cavallo*, marque, d'une manière sensible, le rapide progrès de cette triste décadence.

Arrêtons-nous un moment à cette époque de Constantin, si mémorable à tant d'égards, et surtout dans l'histoire de la topographie de Rome, où elle peut former le commencement d'une sixième période, qui s'étendra sur la première moitié des siècles de décadence. On sait que la translation de l'empire porta à Rome un coup dont elle ne put jamais se relever. Mais ce qu'on ne sait peut-être pas aussi généralement, c'est que Rome eut à souffrir de cet événement, sous le rapport matériel, presque autant que sous le rapport politique. Byzance ne fut pas seulement peuplée, mais encore embellie et pour ainsi dire bâtie aux dépens de Rome. L'émigration des riches citoyens, qui suivent toujours la cour, pour suivre partout la fortune, égalait à peine celle des colonnes et des matériaux précieux arrachés de l'ancienne cité des Césars; et il suffira de rappeler le trait d'une matrone romaine, qui avait hérité de huit colonnes du temple du Soleil sur le Quirinal, et qui en fit présent à Justinien pour être employés à la basilique de Sainte-Sophie. Rome rendait donc en partie à la Grèce ce qu'elle avait pris jadis à la Grèce; et c'était encore par un nouveau malheur. Il ne demeura

plus guère à Rome que cette foule de pauvres citoyens, habitués depuis long-temps à ne vivre que du pain et des libéralités des empereurs; et Rome, avec de pareils habitans, ne pouvait plus suffire à réparer ou à prévenir la ruine de ses anciens édifices. Constantin éleva cependant quelques monumens à Rome; indépendamment de l'Arc, érigé en son honneur par le sénat et par le peuple, et qui subsiste encore; des Thermes qui furent son ouvrage, et dont il ne reste plus que quelques peintures, conservées au palais Rospigliosi, des auteurs anciens font mention d'un *Temple de Rome* et d'une *Basilique*, que les modernes antiquaires s'efforcent vainement de retrouver parmi les ruines de Rome. Mais on lui attribue surtout plusieurs églises chrétiennes; et le même zèle pieux qui en fait honneur à sa mémoire se flatte que ces monumens du christianisme naissant furent ornés des dépouilles et construits avec les débris mêmes du paganisme. Toutefois, il n'est pas prouvé que Constantin ait bâti à Rome toutes les basiliques qui portent son nom, ni que ces basiliques aient été bâties avec des matériaux provenant de constructions antiques; mais, si ce premier point était établi, il faudrait, presque de toute nécessité, admettre le second : car où Constantin eût-il pris les élémens de tant d'églises chrétiennes ailleurs que dans des édifices profanes, puisque son Arc de triomphe ne put être érigé qu'aux dépens de celui de Trajan? Ce qui est malheureusement trop avéré, c'est que les anciennes basiliques de Saint-Jean de Latran, de Saint-Pierre du Vatican, et de Saint-Paul hors des murs, furent construites avec des colonnes et des marbres arrachés confusément d'une foule d'édifices antiques. Lorsque, sous le pontificat de Paul V, les fondemens de Saint-Pierre furent remués, pour les constructions qui s'y faisaient alors, on retrouva des restes considérables du Cirque de Néron, et l'on apprit de quelle manière avaient été bâties les premières basiliques chrétiennes, en employant pêle-mêle des chapiteaux, des bases, ou des colonnes entières d'ordre et de module divers, des fragmens de frise et d'entablement placés comme au hasard et dont on ne s'était même pas donné la peine d'effacer les inscriptions antiques [1].

[1] Le rapport de Grimaldi, témoin oculaire et contemporain, a été reproduit

Quelle qu'ait été l'étendue, aujourd'hui trop difficile à constater, des ravages exercés par Constantin, il est certain que son exemple devint la règle de ses successeurs. A partir du règne de Théodose, et lorsque la noblesse romaine se fut enfin décidée à embrasser la religion de son maître, il se fit une construction générale d'églises, qui fut pour l'ancienne Rome une cause générale de démolition. Ni la cour ni les particuliers n'étaient désormais assez riches pour faire venir, à travers les mers d'Asie et d'Afrique, des colonnes de marbre. La disposition des temples payens ne se prêtait pas à l'ordonnance des nouvelles églises; celle des basiliques s'y conformait davantage; on en prit donc à la fois le plan et les matériaux. Ainsi, pour n'en citer qu'un seul exemple, la basilique de Saint-Paul hors des murs, achevée sous Honorius, s'enrichit d'une forêt de colonnes tirées de plusieurs beaux édifices, et en particulier de la basilique Émilienne, sur le Forum, où elles avaient fait l'admiration de l'ancien monde; il n'en reste plus aujourd'hui que quelques tronçons à demi calcinés par l'affreux incendie qui dévora ce superbe édifice en 1823. Il est impossible d'apprécier exactement la prodigieuse quantité de colonnes qui furent arrachées ainsi des anciens édifices de Rome, dans le cours de plus de huit siècles que dura cette ferveur de bâtir, jointe à cette impuissance de bâtir autrement qu'avec des matériaux antiques. On peut cependant se faire quelque idée de l'excès où fut porté ce brigandage, en se rappelant que de Saint-Pierre du Vatican au pont d'Adrien, et de Saint-Paul hors des murs jusqu'à la porte de la ville, il régnait jadis un double portique formé de colonnes recueillies de toutes parts, et qui, lui-même, a disparu tout entier dans ce grand naufrage. Il suffit, du reste, de parcourir les anciennes basiliques de Rome, pour reconnaître, à cette multitude de colonnes antiques qui les remplissent, presque toutes d'ordre, de marbre et de module différens, quelle énorme consommation il se fit de matériaux

en entier par Nardini, *Roma antica*, t. III, p. 359-360; et les témoignages relatifs aux monumens détruits par Constantin ont été recueillis par le jésuite Marangoni, dans son curieux ouvrage *Delle cose gentilesche convertite ad uso delle chiese*, p. 67, 334 et suiv.

antiques dans ces siècles de pauvreté et de barbarie. Winckelmann reconnut, dans l'église de Saint-Laurent hors des murs, une colonne qui avait appartenu au temple de Junon, dans le portique d'Octavie. L'inscription gravée sur une des colonnes de l'église d'Aracæli, prouve qu'elle vient de l'*appartement des Césars*, sur le Palatin, *à cubiculo Augustorum*. Mais qui pourrait dire à travers combien de révolutions ces colonnes se sont trouvées transportées, si loin de leur ancienne place, à celle qu'elles occupent aujourd'hui, seules et privées de leurs anciennes compagnes? Et qui pourrait expliquer comment sont arrivées jusqu'à nous, d'âge en âge, ces multitudes de colonnes inégales, dépareillées, qui peuplent ces vieilles basiliques de Sainte-Agnès hors des murs, de Sainte-Sabine, de Sainte-Marie *in Trastevere*, de Saint-Pierre *in vincoli*, de Saint-Étienne le Rond, d'Aracœli, et de tant d'autres?

Les désastres de toute espèce, les pillages, les dévastations que Rome éprouva dans le cours du cinquième siècle, sont universellement connus. Prise par Alaric en 410, une partie des habitations voisines de la porte Salaria, et notamment la maison de Salluste, embellie par tant d'empereurs, devinrent la proie des flammes. Mais la perte la plus grave que l'art eût alors à déplorer, fut celle d'une foule de statues de métal précieux, fondues pour satisfaire à l'impatiente avidité de ce barbare. Genséric, qui, en 455, fut maître de Rome quatorze jours et autant de nuits, n'y fut guère occupé que d'enlever de même les monumens d'or et d'argent, et entre autres les principaux ornemens du palais impérial, sur le Palatin; quelques-uns des objets précieux déposés dans le temple de la Paix, et la moitié des tuiles de bronze doré qui couvraient les édifices du Capitole. Le temps ne lui permit pas, sans doute, d'achever son ouvrage; et le vaisseau, chargé de ce trésor, périt dans la traversée d'Ostie à Carthage. Les monumens de Rome éprouvèrent encore plus de dommages, dans la guerre entre Anthémius et Ricimer, en 472. Rome alors, prise d'assaut le 11 juillet, fut *presqu'entièrement détruite* (1) par l'acharnement des deux partis,

(1) Gelas., *Epist. apud Baron.*, *ann.* 496, *n.* 42 : *Nuper Anthemii et Ricieris civili furore subversa est.*

surtout dans les régions de la ville voisines du fleuve et du Champ-de-Mars. Mais ce qui est malheureusement trop attesté, c'est que Rome eut encore moins à souffrir de la fureur des barbares que de celle de ses propres citoyens. Le zèle religieux des nouveaux chrétiens s'exerçait à la destruction des statues considérées comme des idoles, d'une manière bien autrement active et opiniâtre que la rapacité passagère d'un conquérant; et il suffit de savoir que du temps de saint Ambroise, où *les thermes, les portiques, les places publiques, étaient encore remplis de statues* (1), jusqu'à celui de saint Augustin, où *tous les simulacres* avaient disparu (2), c'est-à-dire, dans l'intervalle si court de l'an 383 à l'an 405, conséquemment *avant qu'aucun barbare* eût mis le pied dans Rome, cette ville avait déjà perdu, par d'autres mains que celles des Goths et des Vandales, la plupart de ses ornemens. De tous les monumens antiques dont Rome était couverte dans son sein et à ses portes, les tombeaux furent ceux dont la destruction, indifférente aux barbares, dut être surtout opérée par les chrétiens. L'effroyable licence avec laquelle les monumens funéraires étaient convertis en chaux ou employés à toutes sortes d'usages est attestée par la sévérité des peines que, dès l'an 349, le *Code théodosien* prononce contre de pareils excès; et ce qui le prouve encore mieux que ces vaines menaces d'une législation impuissante, c'est l'énorme quantité de fragmens d'épitaphes payennes, grecques ou latines, dont sont encore aujourd'hui presque entièrement pavées plusieurs des anciennes églises de Rome, telles que Saint-Clément, Sainte-Marie *in Cosmedin*, et Saint-Laurent hors des murs.

Chacun des désastres publics que j'ai rappelés plus haut était accompagné de toutes les calamités particulières qui se peuvent imaginer. Le peuple de Rome ajoutait lui-même, par des séditions sans cesse renouvelées, aux embarras sans cesse accrus d'une administration impuissante. Il mettait le feu aux habitations de ses préfets,

(1) S. Ambros., *Epist.* cl. I, ep. 18, n. 31 : *Non illi satis sunt lavacra, non porticus, non plateæ occupatæ simulacris?*

(2) S. August. *Serm.* 107, *de verb. Evang.*, c. X, n. 13 : *Eversis in urbe Roma* OMNIBUS *simulacris*.

quand il manquait de pain ; et des temples, des thermes, et d'autres monumens publics, sans compter une foule d'habitations particulières, devenaient la proie des flammes, sans que l'abondance fût rétablie. Ainsi fut détruit, en 312, un temple de la Fortune ; ainsi, plus tard, le palais du préfet Symmaque, dans le Trastevere, et celui de son successeur Lampadius, sur le Quirinal; et les Thermes voisins de Constantin, enveloppés dans ce dernier désastre, en souffrirent au point que la restauration, long-temps ajournée, *en paraissait presque désespérée.* Une population toujours en proie aux appréhensions ou aux extrémités de la famine, toujours menacée d'ennemis extérieurs ou déchirée de factions intestines, devait tendre sans cesse à se resserrer de la circonférence au centre de la ville, et à s'agglomérer sur le bord du fleuve, pour s'assurer au moins la ressource des eaux du Tibre, dans le cas où elle perdrait celle de ses aqueducs, souvent interceptés par les armées ennemies, et d'ailleurs fatigués et succombant sous le poids de tant de siècles. Ainsi commençait à se former, dans la vaste étendue du Champ-de-Mars, une ville nouvelle, à mesure que la vie se retirait pour ainsi dire des extrémités désertes de l'ancienne Rome.

Au milieu de cette scène de dévastation universelle, l'administration de Théodoric offre seule quelques souvenirs honorables, quelques images consolantes ; et c'est une chose assurément digne de remarque, que Rome, dans tout le cours de sa longue adversité, n'ait dû quelques instans de répit et un dernier rayon d'éclat qu'à un prince de cette race calomniée, dont le nom servit à désigner la barbarie même. Théodoric fit de louables efforts pour prévenir la chute de tous les édifices publics qui subsistaient encore ; et l'on peut dire, sans exagération, que ce Goth, à lui seul, répara plus de monumens à Rome que tous les autres Goths ensemble n'en ont pu détruire : c'est un fait qui est résulté des dernières fouilles de Rome, bien mieux encore que des témoignages de son ministre Cassiodore, témoignages trop officiels pour n'être pas un peu suspects. On a retiré de presque tous les édifices antiques de Rome, et notamment des Thermes de Caracalla, des briques portant le nom de ce prince, qui prouvent qu'il en entreprit une restauration

générale. Il ne borna pas là ses travaux réparateurs. Les plus beaux palais de Rome étaient déserts, par suite de l'émigration ou de l'extinction des familles considérables : il se chargea du soin de leur entretien. Même parmi les propriétaires des maisons habitées, très-peu se trouvaient en état de subvenir aux frais d'une réparation de plus en plus onéreuse : il leur fournit gratuitement les briques nécessaires; et la prodigieuse fabrication de tuiles qui dut avoir lieu à cette époque, pour suffire à tant de besoins, est confirmée par le grand nombre de celles qu'on en déterre journellement sur tous les points de Rome. A cette époque, Rome, quoique déjà infiniment déchue, conservait cependant encore la plus grande partie des beaux édifices publics qui avaient été l'orgueil et la merveille des siècles précédens; et l'on peut juger, par les récits enthousiastes de Procope, le secrétaire et l'historien de Bélisaire, quel profond sentiment d'admiration inspiraient encore, même dans leur état d'abandon ou de ruine, ces vénérables monumens de l'antiquité romaine. On voit surtout, par les catalogues de P. Victor et de Sextus Rufus, dont la rédaction s'éloigne peu de cette époque, quelle prodigieuse quantité d'édifices publics et privés Rome, dégradée et à moitié déserte, renfermait encore dans son sein. Quelques-uns de ces monumens et de ceux du premier ordre étaient restés intacts. Cassiodore exalte jusqu'aux nues le *Grand Cirque;* l'*Amphithéâtre Flavien*, où les jeux continuaient d'être célébrés; le *Capitole*, bien qu'en partie découvert; le *Théâtre de Pompée*, récemment réparé par Symmaque; le *Forum de Trajan*, dont la magnificence, attestée aussi par Ammien Marcellin, avait confondu l'empereur Constance. Vers le même temps, Sidoine Apollinaire célébrait la beauté des *Thermes d'Agrippa*, d'*Antonin*, et de *Dioclétien*. Un siècle encore plus tard, le *temple de Vénus et de Rome*, bâti par Adrien, conservait sa toiture en tuiles de bronze doré, qui ne furent enlevées qu'en l'an 626 par le pape Honorius I, pour couvrir l'ancienne basilique de Saint-Pierre du Vatican. Le *Panthéon*, converti en église chrétienne dès l'année 610, perdit, à peu près à la même époque, mais par une main différente, sa superbe couverture en tuiles de bronze doré, reste de son

antique magnificence. Ce fut l'empereur Constant II qui, durant le court et désastreux séjour qu'il fit à Rome, en 663, uniquement occupé de rechercher, dans ses visites hypocrites aux principales églises de Rome, ce qui avait pu échapper aux déprédations des barbares, porta ce coup fatal au temple antique, à l'église chrétienne, qu'avait respectée Genséric. Voilà encore un point sur lequel l'histoire, mieux informée, devra absoudre la mémoire d'un Vandale, aux dépens de celle d'un empereur; et plus tard, il nous faudra voir le dernier acte de cette barbarie accompli par la main d'un pape.

Il nous reste, pour l'époque où nous sommes parvenus, un témoignage précieux sur la situation et la grandeur de Rome; c'est celui du géomètre Ammonius, qui mesura, au temps de l'invasion des Goths, l'enceinte extérieure de Rome, et qui la trouva de vingt et un milles. Le même écrivain qui nous a transmis ce document authentique, Olympiodore (1), y a joint d'autres données contemporaines qui prouvent que Rome, après tant de désastres publics, possédait encore, même dans les habitations particulières, bien des restes de son ancienne splendeur. La plupart des grandes maisons, dont le nombre était encore porté à 1780 par les régionnaires du temps de Théodose, renfermaient dans leur enceinte des *places*, des *temples*, des *bains*, des *fontaines*, un *Hippodrome*. Les *marbres* du palais des Anicius étaient passés en proverbe; et un poète de cet âge nous représente, avec une exagération dans les termes qui semble accuser la décadence du goût plutôt que celle de Rome, *des forêts entières renfermées sous des lambris* (2). Les *thermes* ou bains publics, ceux de Constantin exceptés, qui étaient cependant les plus nouveaux, n'avaient, à ce qu'il paraît, souffert encore aucune atteinte; ils continuaient de servir au même usage, avec la même magnificence; et l'on doit croire, comme le rapporte l'historien que j'ai cité, qu'il existait dans les Thermes d'Antonin

(1) Dans la Bibliothèque de Photius, p. 197.

(2) Rutil. Numat. *Itinerar.* v. III :

Quid loquar inclusas inter laquearia sylvas?

Caracalla *seize cents siéges de marbre*, *et plus du double*, dans ceux de Dioclétien, puisque c'est un géomètre qui l'assure.

Je me suis arrêté avec quelque complaisance sur ces témoignages de l'état de Rome au cinquième siècle, parce que ce sont les dernières lueurs d'une magnificence qui s'éclipse et d'une littérature qui s'éteint. Les désastres de la guerre des Goths, une peste, deux famines, surtout celle qui affligea la ville durant le premier siége de Totila, augmentèrent la dépopulation et la misère dans une progression effrayante. Assiégée par Vitigès, en 537, Rome vit une partie de ses aqueducs rompue à cette époque, et toute sa campagne ravagée. Emportée d'assaut par Totila, en 546, elle perdit alors un tiers de ses murailles, et presque tout le quartier du Trastevere, qui fut livré aux flammes. Les feux et les machines étaient déjà préparés pour la destruction des édifices antiques, lorsqu'une lettre adressée par Bélisaire à Totila fit tomber le fer et la torche des mains du vainqueur. Cette lettre, qui sauva tant de monumens, nous a été conservée par Procope (1) : c'est aussi l'un des monumens de cet âge, et l'un des plus précieux à tous égards. On y trouve le plus brillant tableau de Rome, tel qu'il s'offrait encore aux yeux d'un Grec et d'un soldat ; et c'est sans doute un spectacle intéressant que de voir la cause de Rome et celle de la civilisation antique plaidée pour la dernière fois par le dernier de ses héros. Totila consentit enfin à sortir de Rome ; mais il n'y demeura personne après lui. Durant quarante jours, Rome se vit *entièrement abandonnée*, au point qu'*il n'y resta que les animaux domestiques* (2). L'année suivante, Bélisaire, rentré dans Rome, se hâta d'en relever les murailles, et d'en rappeler les habitans. L'étendard romain fut encore une fois déployé sur le Capitole, et Totila repoussé après trois assauts ; mais on peut voir encore aujourd'hui de quelle manière s'opéraient les réparations de cet âge, avec les débris ou aux dépens des constructions antiques, d'après les nombreux fragmens de marbre employés pêle-mêle avec la brique dont est remplie la

(1) Procop. *Bell. Gothic.* III, 22.

(2) Marcellin. *Chronic.*, p. 54 : *Ita desolata ut nemo ibi hominum, nisi bestiæ morarentur.*

portion de murailles relevée par Bélisaire (1); et l'on peut juger à quel point Rome, dans l'intérieur même de son enceinte, se trouvait déjà dépeuplée, d'après ce seul fait que la garnison de Bélisaire subsistait du blé semé sur les terrains inhabités. Reprise par Totila, en 549, Rome dut éprouver à cette occasion de nouveaux désastres, bien que ce barbare, avec le respect qu'il conservait pour les leçons de Bélisaire, et surtout avec l'intention qu'il apportait cette fois à Rome, d'y fixer le siége de son empire, ne voulut pas sans doute y régner sur des ruines. Il paraît même que Totila fit restaurer quelques monumens, qu'il releva les obélisques, et célébra les jeux du Cirque ; mais la garnison grecque, retirée au mausolée d'Adrien alors converti pour la première fois en citadelle, eut à y soutenir un siége ; et ce fut alors que les nombreuses statues de dieux et de héros dont ce monument était extérieurement décoré, et que Procope avait encore admirées, devinrent, de l'aveu même de cet historien, un moyen de défense entre les mains des assiégés. Brisés et jetés contre les assaillans, des chefs-d'œuvre de l'art antique servirent ainsi à protéger dans son dernier asile la liberté romaine ; et l'on sait que c'est dans les fossés du château Saint-Ange que fut trouvé, sous le pontificat d'Urbain VIII, le fameux Faune Barberini, seul reste échappé de cet effroyable désastre (2).

Rome fut cependant recouvrée par Narsès en 552. C'était la cinquième fois, depuis le règne de Justinien, que Rome changeait de maîtres ; et le sénat romain, dont une ombre s'était conservée jusque-là, expira enfin de ce dernier coup. A partir de ces temps s'étendent deux siècles entiers d'une décadence non interrompue, le commencement de laquelle est précisément l'époque dont le pape saint Grégoire le Grand nous a tracé, dans ses homélies et dans ses lettres, le désolant et fidèle tableau. Qui croirait, à voir ce tableau peint de si sombres couleurs et empreint d'une mélancolie si profonde, que c'est ce pape même qu'une opinion vulgaire, appuyée sur une tradition récente, regarde comme le principal auteur des désastres dont il a été l'éloquent historien? Mais à qui persuade-

(1) De la porte Saint-Jean-de-Latran à la porte Pia.

(2) Aujourd'hui dans la galerie royale de Munich.

ra-t-on qu'un pontife, de l'illustre famille des Anicius, fils et frère de sénateur, et sénateur lui-même, et qui avait été préteur de Rome, se soit laissé égarer par un faux zèle au point de consommer lui-même la ruine de tous les monumens de son pays? Sans doute quelques statues profanes vouées à l'abandon ou au mépris, comme des restes de l'antique idolâtrie, purent bien alors être converties aux usages du nouveau culte, comme on le raconte du Jupiter Capitolin, qui fut fondu par le pape saint Léon le Grand pour faire la gothique image de saint Pierre, qui se voit encore aujourd'hui dans la basilique du Vatican; mais c'est à quelques faits de ce genre que dut se réduire un malheur que l'esprit du temps rendait inévitable; et ce témoignage même manque entièrement pour saint Grégoire. Le savant Fea a donc pu réhabiliter, aux yeux de l'antiquaire, la mémoire de ce pape, sans dissimuler aucune des pertes que l'antiquité avait faites à cette époque. La peste, dont les ravages ne cessaient de se renouveler, après des intervalles de quelques années, moissonnait d'une si terrible manière un peuple d'ailleurs si malheureux, que l'on s'attendait alors sérieusement à l'extinction de la race humaine. L'état monacal, où l'on se précipitait par milliers, comme le seul refuge contre les alarmes de la fin du monde, était peu propre à y remédier. A chaque instant, de nouveaux ennemis, et toujours des barbares, apparaissaient sur cette scène désolée. Les Lombards, plus destructeurs que tous les autres, pillaient, arrachaient, brûlaient tout, jusqu'aux portes de la ville; et il est avéré que les faubourgs de Rome achevèrent de disparaître dans la dévastation qu'Astolphe y porta en 755. Des fléaux inouis, des désastres de toute espèce, des inondations effroyables, s'ajoutaient incessamment aux malheurs publics: il semblait, dit l'écrivain sacré, que la nature et le ciel eussent conjuré la perte de ce reste infortuné du peuple romain (1).

Il existe, dans des écrits officiels de cet âge, plus d'un témoignage des désastres occasionés surtout par les inondations du Ti-

(1) S. Gregor. *Homil.* lib. II, hom. 6, n. 22 : *Jam vacua ardet Roma. Quid autem ista de hominibus dicimus, cum ruinis crebrescentibus ipsa quoque destrui ædificia videmus?* etc.

bre. Ce fleuve, que toute la puissance romaine avait à peine réussi à dompter, affranchi désormais de ses digues impuissantes, s'élançait fréquemment hors de son lit, entraînant partout la chute des anciens édifices. Ce que le fleuve avait laissé debout, en se retirant, ne tardait pas à s'écrouler de soi-même; et l'on ne relevait, le plus souvent, une maison détruite, qu'avec les débris d'une foule d'autres abandonnées : il suffit du seul exemple que nous fournit, à cet égard, la maison dite de *Pilate*, ou de *Rienzi*, et qui n'est probablement celle ni de l'un ni de l'autre, mais qui, dans le bizarre assemblage qu'elle nous présente de fragmens de toute espèce misérablement employés, est, à elle seule, une image sensible, et pour ainsi dire matérielle, du moyen-âge tout entier. Cependant les aqueducs n'étaient pas encore tous rompus ou hors de service. Indépendamment de l'*eau vierge*, qui fut la dernière à manquer à Rome et la première à y revenir, l'*eau claudienne* parvenait encore à la cité, dans le huitième siècle, sous le pape Adrien I; l'*eau appienne* ne fut de même épuisée que plusieurs siècles plus tard, par l'effet des engorgemens progressifs; et les bains n'avaient pas cessé tout-à-fait d'être ouverts au peuple, puisque le pape saint Grégoire s'élève contre la superstition qui s'imputait à péché d'en user le dimanche.

Cependant, si Rome, à la fin du huitième siècle, conservait encore quelques monumens publics, des thermes, des fontaines, des aqueducs, c'étaient des monumens qui luttaient par leur propre masse ou par la seule force de leur construction, contre la vétusté et la barbarie. Déjà l'on ne réparait plus rien à Rome, au milieu d'une pareille abondance de ruines; et déjà aussi l'on n'y bâtissait plus rien qu'avec des ruines. La colonne de Phocas, dont la base, récemment découverte, a fait connaître le véritable usage, est presque le seul monument érigé à Rome dans le cours des siècles de décadence; encore cette colonne était-elle arrachée d'un édifice antique; et la statue de Phocas dut être étonnée de se voir élevée sur une colonne du temps des Antonins. Mais, en revanche, on continua de bâtir, dans les septième et huitième siècles, beaucoup d'églises, et toujours avec des colonnes, des chapiteaux et des frises emprun-

tés à d'anciens édifices ; et c'était toujours aussi avec des marbres antiques que l'on se procurait la chaux nécessaire à bâtir. La basilique de Saint-Laurent hors des murs nous apprend par cette foule de colonnes dépareillées qu'elle renferme, par les nombreux morceaux de frises différentes dont la sienne est composée, de quelle manière s'exerçait l'art, au huitième siècle, sous Adrien I, en ajustant bout à bout, sans ordre et sans choix, des fragmens de toute espèce et de tout âge, au point que cette seule basilique chrétienne nous offre aujourd'hui les élémens d'une vingtaine de monumens divers. Quelquefois même ces matériaux antiques étaient si vils aux yeux de l'ignorance qui les employait, que, sans se donner la peine d'abattre ou de transporter ailleurs des colonnes qui gênaient la construction d'une nouvelle église, on les enfermait en tout ou en partie dans la muraille ; comme on en a des exemples à Saint-Nicolas *in carcere*, et à Sainte-Marie *in Cosmedin;* trait de barbarie du moyen-âge qui n'aurait pas dû se renouveler dans un siècle éclairé, comme on l'a vu dans la célèbre basilique de Saint-Jean de Latran, par la main du Borromini, et presque de nos jours encore, à Sainte-Croix *in Jerusalem*, sous le pontificat de Benoît XIV. On aurait peine à croire, et pourtant il est aisé d'imaginer, quelle effroyable destruction il dut se faire de monumens antiques, quand, de toutes parts, les colonnes, les statues, les bas-reliefs arrachés des temples payens, s'employaient comme simples matériaux dans la construction des églises et des maisons religieuses. Ainsi il a été constaté que le mur de l'hôpital de Saint-Jean de Latran était presque tout bâti de fragmens de statues de marbre mutilées pour cet usage. Les huit superbes bas-reliefs du palais Spada, les plus beaux et les mieux conservés peut-être qui nous restent de l'antiquité romaine, proviennent de l'escalier de Sainte-Agnès hors des murs, où ils avaient servi, la face sculptée, tournée contre terre, à former autant de marches. On voit, au même palais, la célèbre statue colossale du grand Pompée, qui fut trouvée murée dans les fondations de deux maisons contiguës, dont les deux propriétaires prétendaient en avoir chacun une moitié ; et l'on sait de quelle manière un cardinal les

mit d'accord, en se la faisant adjuger tout entière à lui tout seul.

Malgré tant de causes de destruction, et après une si longue suite de désastres, Rome offrait encore, au terme de l'époque que nous venons de parcourir, une foule d'édifices du premier ordre. L'*Itinéraire de Rome*, qui doit avoir été rédigé vers la fin du neuvième siècle, nous donne à la fois des renseignemens bien précieux et des regrets bien amers sur tout ce qui subsistait alors de monumens antiques, qui ont disparu depuis sans laisser de vestiges. Ainsi le superbe portique qui joignait le Palatin et le Grand Cirque, existait en entier, puisqu'il servait pour le passage des processions. Le mausolée d'Adrien n'avait encore perdu, parmi les ornemens de son ordonnance extérieure, que les statues détruites lors de la guerre des Goths; mais les portes de bronze, sur les quatre faces; les chevaux de bronze doré placés aux quatre angles; les inscriptions et les bas-reliefs, dont il était couvert, étaient encore en place; et l'urne même de l'empereur Adrien y reposait encore au milieu du douzième siècle, où elle fut enlevée pour servir de cercueil au pape Innocent II. Du reste, le grand nombre de temples et d'autres édifices, sacrés ou profanes, dont on trouve rassemblées, dans cet *Itinéraire de Rome*, les inscriptions dédicatoires, et dont il ne subsiste plus maintenant la moindre trace ailleurs que dans ce livre même, prouve qu'avec quelque fureur que la destruction se fût exercée jusqu'alors, elle s'est peut-être encore surpassée dans le cours des âges suivans. Mais il nous reste un meilleur témoignage de la magnificence de Rome, au neuvième siècle; c'est l'étonnement dont elle frappa Charlemagne; malheureusement il faut ajouter que cette admiration même d'un grand homme devint encore pour Rome une calamité publique. Charlemagne enleva un nombre considérable de colonnes, pour en orner sa résidence d'Aix-la-Chapelle. Ainsi, il semblait que Rome eût toujours quelque chose à perdre de la main de ses défenseurs comme de celle de ses ennemis; et son salut même devait toujours ajouter à sa décadence.

A partir de ce temps jusqu'au retour des papes d'Avignon, j'établirai, dans l'histoire de la topographie de Rome, une sep-

tième époque, et ce sera la plus longue et la plus désastreuse de toutes.

Cependant, de la fin du huitième siècle à la première apparition des Arabes, il s'écoula presque une centaine d'années, qui forment une espèce de trève, dans le cours des calamités de Rome. Affranchie de la crainte des Lombards et de l'obéissance des empereurs, jouissant de possessions déjà considérables, l'Église put réparer beaucoup de malheurs privés et publics. Durant tout ce temps les Romains vécurent presque uniquement des aumônes des papes, comme ils avaient subsisté auparavant des distributions de blé des empereurs. La construction de la cité Léonine, ouvrage du pape Léon IV, et les murs dont ce pape entoura le quartier du Vatican, méritent surtout d'être signalés, dans cette longue série de dévastations, comme la seule exception à ce système barbare, de ne bâtir qu'avec des matériaux antiques. Mais, vers la fin du neuvième siècle, Rome vit s'ouvrir, pour elle et pour l'Église, une nouvelle ère de calamités. L'avilissement de la dignité pontificale dans la personne de ceux qui en étaient revêtus devint, pour Rome antique, une cause de dégradation et de ruine, comme, pour Rome chrétienne, un sujet de désolation et de scandale. Trop faibles pour résister à aucune des petites puissances rivales, qui s'élevaient de toutes parts, les papes furent obligés de concéder à des nobles ou à des couvens la plupart des monumens qui avaient été regardés jusqu'alors comme faisant partie du domaine public, et qui, à ce titre, n'avaient eu du moins à souffrir que des effets de la vétusté. C'est ainsi que la *Colonne Antonine* fut donnée aux moines de Saint-Sylvestre *in capite*, par une bulle d'Agapet II, en 954; les *Thermes d'Alexandre Sévère*, à l'abbaye de Farfa, en 998; à une époque peu éloignée, le *Cirque de Flaminius* était déjà devenu la propriété de trois églises, puisqu'elle leur fut confirmée, en 1192, par une bulle de Célestin III; et lorsque le pape Lucius II, en 1144, donna le *Grand Cirque* aux Frangipani, cette famille puissante possédait déjà le *Colisée*, et le *Septizonium;* d'où l'on voit que ces usurpations sur le domaine public devaient remonter toutes à une époque antérieure, et conséquem-

ment à celle où l'autorité des papes, déchue et avilie de toute manière, avait été forcée d'abandonner ce qu'elle ne pouvait plus défendre. C'était sans doute par les nobles qu'avait commencé ce système d'envahissement, si funeste aux monumens antiques. Ainsi, l'on voit, dès l'an 975, un certain Stefano, fils d'un Hildebrand, qui avait été consul, concéder un édifice appelé, dans le langage barbare du dixième siècle, le *petit temple de Septizonium*, aux moines de Saint-Grégoire *in monte*, qui possédaient déjà, ajoute-t-on, le *Grand Septizonium;* et la charte de concession porte que les moines pourront faire de ce monument tout ce qu'ils voudront, *même le démolir ou l'abaisser autant qu'il leur plaira* (1). C'est ainsi encore que, dès cette époque, l'*Arc de Septime-Sévère*, au Forum Romanum, était partagé par moitié entre l'église des Saints-Serge et Bacchus, et les héritiers d'un certain Cimini, qui louaient, on ne sait pour quel usage, la portion qui leur appartenait de ce monument impérial. Voilà comme la plupart des édifices de l'ancienne Rome, devenus, du dixième au douzième siècle, la proie de pauvres moines et de nobles turbulens, eurent à subir tous les outrages, toutes les mutilations, que comportait l'esprit de cet âge barbare, et ne furent sauvés, dans le peu qui en reste, que par les besoins de la barbarie même, et surtout par son impuissance.

Mais tout cela n'était rien encore. Rome, détruite pièce à pièce, par les mains de ses propres habitans, et ravagée pour ainsi dire en détail, devait subir plusieurs fois tous les affronts, tous les excès d'une conquête. La querelle du pape Grégoire VII et de l'empereur Henri IV attira sur cette ville l'un des plus effroyables désastres qu'elle ait jamais éprouvés. Dans une première attaque, en 1082, l'ennemi du pape brûla une partie de la cité Léonine, et détruisit de fond en comble les deux superbes portiques, qui s'étendaient du mausolée d'Adrien à Saint-Pierre du Vatican, et de la porte d'Ostie à Saint-Paul hors des murs. Revenu à la charge deux ans après, en 1084, et cette fois, introduit à

(1) Fea, *Dissertat. citée*, p. 336 : *ad destruendum et subtus deprimendum quantum vobis placuerit.*

Rome par la trahison ou par la lâcheté, ce prince mit le feu aux édifices du Capitole, alors encore conservés presque entiers, pour en chasser les Corsi, partisans du pape, qui s'y étaient fortifiés; et ce fut dans cette querelle obscure, et sous les coups de ce barbare, que le Capitole, ce brillant sanctuaire de la grandeur romaine, acheva de disparaître. Du Capitole, Henri tourna ses armes contre le Palatin. Un neveu du pape s'y était réfugié dans le Septizonium de Sévère; il y fut assailli par une armée entière. Durant plusieurs jours, tous les efforts, toutes les machines de ce siècle barbare, furent dirigées contre une sépulture impériale; des colonnes furent abattues, d'autres ébranlées. Cependant, l'édifice antique résistait encore; mais les assiégés crurent devoir se soumettre; et Henri se disposait à attaquer de même les autres monumens de Rome, pour abattre ses autres ennemis, lorsque l'approche d'un plus puissant adversaire le détermina à la retraite.

Ce nouvel ennemi, cet autre barbare, était Robert Guiscard, qui, accouru au secours du pape et introduit à Rome par la porte Flaminienne, commença par livrer aux flammes tout le quartier bâti, à partir de cette porte même, sur tout le Champ-de-Mars, jusqu'à l'église de Saint-Augustin. Il crut sans doute qu'après avoir annoncé ainsi sa présence, il n'éprouverait plus de résistance; et de là, dirigeant sa route par l'Esquilin, jusqu'à Saint-Jean de Latran, toujours à travers le carnage et l'incendie, il attendit quelques jours, dans cette position, que les Romains se soumissent et que le pape fût délivré. Trompé dans son attente, il se mit à détruire, par le fer et par le feu, tout ce qui restait encore de bâtimens, privés ou publics, sacrés ou profanes, entre le Latran et le Colisée; et des auteurs contemporains étendent même cette dévastation jusqu'au mausolée d'Adrien. Ce qui est certain, c'est que, sur la plus grande partie de cet espace, Rome présentait encore, au quinzième siècle, l'image de l'affreux revers qui l'avait frappée quatre siècles auparavant; et le premier de ces antiquaires, qui essayèrent de retrouver à Rome les restes de sa grandeur passée, Flavio Biondo, nous a laissé le triste tableau des ruines amoncelées par Robert Guiscard, tel qu'il s'était offert à ses regards.

A partir de cette époque désastreuse on ne rencontre presque plus dans l'histoire de Rome une ombre de peuple romain ; et l'on est surpris d'y retrouver encore quelques débris de l'antique Rome. Mais ces débris, occupés par une noblesse turbulente, avaient presque entièrement changé de forme. Tout monument qui conservait quelque étendue ou quelque solidité avait été converti en forteresse. Les Orsini étaient maîtres du *Mausolée d'Adrien*, dont on sait que les papes firent depuis leur citadelle, sous le nom de château Saint-Ange, que ce monument conserve encore avec le même usage. Les Colonnes étaient établis dans le *Mausolée d'Auguste ;* les Frangipani possédaient le *Grand Cirque* et le *Colisée ;* le *Janus quadrifrons* du Forum Boarium servit pareillement de retraite à une famille qui est restée cachée sous le nom de Boëce, que la tradition vulgaire s'obstine encore à lui donner. Les *Thermes de Titus* ont conservé des vestiges d'une occupation semblable, qui date de la même époque. Les fortifications ajoutées par les Gaëtani au *Tombeau de Cæcilia Metella* subsistent encore en partie ; et le *Théâtre de Marcellus*, après avoir long-temps servi de résidence aux Pierleoni et aux Savelli, est arrivé, par une suite d'accidens étranges et de transformations bizarres, aux Orsini, qui le possèdent encore : comme si la fortune eût voulu résumer ici d'un seul trait toute la destinée de Rome, en nous montrant un monument du siècle d'Auguste, devenu, à travers la longue et désastreuse période du moyen-âge, le palais d'un prince romain de nos jours.

On aura peine à croire que Rome, après tant de dévastations, possédât encore, au treizième siècle, beaucoup de ses anciens édifices. Il nous reste, pour une époque antérieure de peu d'années, un témoignage intéressant, dans une élégie d'Hildebert, évêque de Tours, qui se trouvait à Rome en 1106, et qui nous a laissé un tableau de son état actuel en vers, qui ne manquent ni de précision ni d'élégance (1). Mais on apprécie mieux encore ce que Rome

(1) Voici deux vers de cette élégie, plus recommandables sous le premier rapport que sous le second, et qui résument bien la situation de Rome :

Tantum restat adhuc, tantum ruit, ut neque pars stans
Æquari possit, diruta nec refici.

avait conservé jusqu'alors et ce qu'elle a perdu depuis, d'après deux documens presque contemporains, l'*ordo Romanus* et l'écrit *de Mirabilibus Romæ*, qui constatent l'existence d'une foule de monumens antiques, sous des noms défigurés par la barbarie, comme l'étaient sans doute ces monumens eux-mêmes. C'est cependant à cette époque qu'allait se consommer la plus grande dévastation que Rome eût encore éprouvée. On sent que je veux parler de la démolition générale entreprise, en 1357, par le sénateur Brancaleone, qui, afin de réduire à l'obéissance une noblesse factieuse, fit raser *cent cinquante* édifices, tous certainement antiques en grande partie. Rome ne recouvra donc un peu de calme et de sécurité, qu'en sacrifiant les derniers monumens de sa splendeur passée; et c'est sans doute un spectacle désolant que de voir les causes les plus contraires produire des résultats toujours semblables, et Rome tout perdre alternativement par la main des barbares et par celle de ses citoyens. Dans sa fureur de démolition, il paraît que Brancaleone avait voulu détruire aussi le Colisée. Mais il lui manqua sans doute le temps ou la force d'achever une entreprise pour ainsi dire colossale, comme ce monument; il eût fallu, pour cela, des ressources et une puissance de destruction, que ne possédait pas la barbarie même; et le siècle, témoin de ces vains efforts, ne put que s'affermir dans la croyance exprimée par ce proverbe sublime, que *Rome ne peut périr qu'avec le Colisée, et le monde entier, qu'avec Rome.*

Traversons rapidement des âges de décadence, qui n'offrent que des souvenirs sans gloire et des malheurs sans intérêt. Dans la seconde moitié du treizième siècle, la population de Rome se trouvait réduite, suivant des données plus ou moins authentiques, à *trente-cinq mille ames;* un peu plus tard, par suite de la translation du saint siége à Avignon, elle était tombée à *dix-sept mille.* Rome avait perdu, par l'éloignement des papes, le seul appui qui la soutînt encore dans sa caducité. Alors, la partie tant soit peu habitée de la ville, ne s'étendait que de la place Montanara au pont Saint-Ange; et la population ne consistait guère qu'en pauvres artisans ou gens de métier, dont les noms sont restés aux rues

comprises dans cet étroit espace, comme le seul monument de cette triste époque. Les sept collines se trouvaient presque entièrement en dehors de l'enceinte habitée; et jamais il n'avait été plus vrai de dire que Rome n'était plus dans Rome. Il ne restait sur ces collines désertes que des églises tombant en ruines, des cloîtres abandonnés, ou quelques chétives métairies, construites aux dépens d'édifices antiques, et dont le terrain était cultivé en vignes, comme à présent. C'est au milieu de ces ruines, sur ce théâtre si borné, avec ce misérable reste de peuple romain, qu'un démagogue, Cola di Rienzi, conduit aux entreprises d'un tribun par les illusions d'un antiquaire, essaya de ressusciter une ombre de république romaine qui s'évanouit avec lui; encore ce faible effort d'une liberté expirante, cette réminiscence ou cette parodie de l'antiquité, coûta-t-elle quelques pertes à l'antiquité. C'est là le dernier degré de misère où Rome soit jamais descendue; et c'est aussi là, heureusement pour moi, le dernier terme de ces recherches pénibles.

Le retour de la cour pontificale, en rendant à Rome une nouvelle vie, signala le commencement de la huitième et dernière époque que j'ai cru pouvoir établir dans l'histoire de sa topographie. Bientôt la fin du schisme acheva de rappeler dans son sein l'abondance et l'éclat des beaux siècles de l'Église. Mais, en revenant à Rome, Grégoire XI avait trouvé la plupart des églises *sans toits, sans portes, les murs et le pavé couverts d'herbes parasites que les troupeaux venaient brouter jusqu'aux pieds des autels.* Les premiers soins de ce pontife et de ses successeurs dûrent être d'appliquer à la réparation de ces églises tout ce qui subsistait de monumens antiques; et d'ailleurs, les Romains de cet âge étaient encore si barbares et si pauvres, que la restauration de la nouvelle ville ne pouvait s'opérer qu'avec les débris de l'ancienne. Des fours à chaux furent établis en plusieurs quartiers de Rome, sur l'emplacement de temples antiques; et c'est de cette manière, et pour cet indigne usage, qu'achevèrent de disparaître les derniers débris de la magnificence du Forum. La première fois que le célèbre Poggio était venu à Rome, il y avait trouvé presque intact le *temple* réputé

alors celui de *la Concorde;* en y revenant quelques années plus tard, il n'en retrouva plus que les huit colonnes qui subsistent encore; mais le vrai temple de la Concorde, découvert il y a peu d'années, avait péri lui-même de cette manière, ainsi qu'on en a acquis la preuve par l'amas de matières calcinées dont son emplacement était couvert. La même fureur s'exerçait par toute la campagne de Rome; et dans le voyage que Poggio fit à Ostie avec Côme de Médicis, cet écrivain raconte qu'ils y trouvèrent des barbares occupés à réduire en chaux un temple de marbre tout entier. Un autre secrétaire des papes de cet âge, qui devint pape lui-même, le pieux et savant Æneas-Sylvius Piccolomini, s'écriait à l'aspect de ce brigandage universel, qu'il ne fallait que trois siècles d'une destruction pareille, pour consommer la perte de tous les anciens monumens de la grandeur romaine : tant était grande encore la magnificence de ces ruines, et tant était active la fureur qui s'acharnait à les détruire!

C'est du pontificat de Sixte IV, ou de l'an 1480, que date la renaissance de Rome. Ce pape fit élargir et rebâtir les rues; il releva le pont qui reçut son nom, et qui s'appelait alors *ponte Rotto.* Déjà le Vénitien Paul II avait, par la fondation du palais de Venise, signalé le réveil des arts modernes et l'aurore d'un grand siècle. Mais c'est avec des pierres tombées ou enlevées du Colisée, que ce palais était bâti; et c'est la main de Sixte IV qui détruisit la dernière moitié encore debout du *Temple d'Hercule*, près de la *Bocca della verità.* A partir de cette époque, nous voyons toujours, avec un mélange d'intérêt et de douleur, chaque nouvel effort, tenté pour la restauration de Rome, entraîner la chute de quelque monument. On sait que le palais Farnèse, bâti par Paul III, fut presque entièrement construit aux dépens du Colisée; mais il n'est pas aussi généralement connu qu'une partie considérable du *Forum de Nerva* fut abattue par Paul V, et que ces matériaux servirent à élever la fontaine Pauline, sur le Janicule. Par une étrange fatalité, les papes qui contribuèrent le plus à l'ornement de la nouvelle ville, Jules II, Léon X et Sixte V, n'accomplirent le plus souvent leurs intentions généreuses qu'au moyen de destructions

renouvelées des âges de décadence ; et c'est une des tristes singularités de la fortune de Rome que la civilisation y ait eu ses ravages aussi bien que la barbarie. Ce fut sous le pontificat de Jules II que Rome reçut l'accroissement le plus considérable, avec le moins de dommages pour l'antiquité. Sans parler de la basilique de Saint-Pierre et du palais du Vatican, dont l'entreprise appartient à ce pape, ce fut lui qui, par la construction de la rue *Giulia*, et par la jonction opérée de ce côté du Tibre, entre le quartier du Trastevere et du Vatican, et le reste de la ville, au moyen de la rue de *la Lungara*, enrichit toute cette partie de Rome d'une foule de beaux édifices, maintenant remplacés en grande partie par des bâtimens d'un autre âge. La rue du *Cours*, bâtie dans la direction de l'ancienne *voie Flaminia*, dut au même pontife des embellissemens du même genre, mais malheureusement aux dépens de beaucoup de monumens antiques, restes de tombeaux et d'arcs de triomphe, qui subsistaient encore sur cette voie. On connaît les travaux exécutés sous Léon X, dont le nom, par un juste et légitime hommage, sert à désigner la plus brillante époque des arts et de la littérature modernes. Mais on ne sait pas combien de matériaux antiques vinrent s'engloutir dans l'immense fabrique de Saint-Pierre, qui fut la pensée dominante de ce pontificat ; et j'ai lu une lettre conservée dans les archives du Capitole et adressée par Léon X aux habitans de Tivoli, où ce pape les remercie d'avoir détruit tous les monumens de la *voie Valeria*, afin de l'aider à construire sa basilique du Vatican. Rome dut une foule de beaux édifices privés et publics à l'activité éclairée de Sixte V. Ce fut alors que le Quirinal acheva de se peupler et de se couvrir d'habitations superbes, sur les plans commencés par Pie IV, qui traça la rue *Pia*, agrandis et continués par Sixte V, qui ajouta les rues de la Trinité du Mont à Sainte-Marie-Majeure, et de là à Saint-Jean de Latran, et qui fit du quartier de *Monte-Cavallo*, où s'éleva la résidence d'été des souverains pontifes, l'un des principaux centres d'activité, l'un des plus brillans théâtres où se déploya le génie de Rome moderne. Mais ce même Sixte V avait condamné à périr le superbe mausolée de Cæcilia Metella, alors encore pres-

que intact, qu'il consentit pourtant à épargner, sur les représentations des conservateurs de Rome; et rien ne put sauver, contre l'arrêt prononcé par ce pape, le *Septizonium* de Sévère, dont il subsistait encore trois étages debout, et dont on a droit d'être étonné que la perte, irréparable pour l'art et insensible dans la construction de la basilique de Saint-Pierre, ait pu trouver grâce aux yeux d'un écrivain tel que Gibbon.

On peut apprécier tout ce que l'ancienne Rome a perdu, dans chacun des progrès et des embellissemens de la nouvelle, en jetant un coup-d'œil sur ce que Rome, à l'époque la plus brillante des arts de la renaissance, au seizième siècle, avait recouvré de monumens antiques, qui depuis ont disparu sans retour. Alors, un homme avait conçu la généreuse pensée de découvrir par degrés, et de sauver en masse tous ces respectables débris de la vieillesse de Rome: cet homme était le grand Raphaël, qui pouvait sans doute mieux que personne faire revivre l'antiquité, à la fois par son influence et par son génie. Déjà, il avait commencé à lever des plans, à dessiner et même à peindre des vues de tous les monumens placés sous sa garde; et déjà tout un quartier de Rome avait été mis de cette manière à l'abri des atteintes de la barbarie et des outrages du temps. Mais Raphaël mourut trop tôt, et ces projets de restauration furent ensevelis avec lui. Alors aussi d'autres grands hommes, Peruzzi, Serlio, Vignole, Palladio, étudiaient, mesuraient, restauraient, par la pensée et par le dessin, des monumens, quelques-uns desquels ne nous sont plus maintenant connus que par leurs travaux. Des savans laborieux, des antiquaires, recueillaient une foule de monumens d'un autre genre, des inscriptions, des bas-reliefs, dont la plupart n'existent plus aussi que dans leurs utiles écrits. Il était destiné à notre âge de voir reparaître à la lumière des monumens découverts au seizième siècle, et enfouis ou perdus de nouveau. Ainsi la base de la colonne de Phocas, dont l'inscription se lisait en partie, au temps de Gamucci, n'a été complétement déterrée qu'en 1813. Les tombeaux de la *voie Aurelienne*, qui n'ont été retrouvés une seconde fois, dans la villa Pamfili, qu'en 1819, avaient été bien certainement connus des savans du seizième siècle,

puisque la grande inscription grecque et latine qu'on en retira, était imprimée dans le recueil de Muratori ; et ce qui est plus étonnant encore, le tombeau des Scipions avait été visité et rendu accessible, à l'époque de la renaissance, puisqu'une des inscriptions qui s'y trouvèrent en place, lorsque ce monument illustre fut découvert en 1780, était publiée depuis plus d'un siècle dans le recueil de Doni. Ainsi, dans un intervalle aussi court, et dans un âge aussi éclairé que celui qui s'étend du siècle de Raphaël au nôtre, la tradition de monumens aussi célèbres que le tombeau des Scipions a pu se perdre au sein de Rome; des monumens même ont pu périr et disparaître complétement: que l'on juge, d'après cela, tout ce qui a dû s'engloutir dans l'effroyable gouffre du moyen-âge.

Il existe un monument précieux de l'état de Rome ancienne, au seizième siècle, dans un recueil de vues dessinées par un architecte français, Dupérac, qui passa une grande partie de sa vie à Rome, où il publia ce recueil en 1575. C'est là que l'on peut voir tout ce que la restauration de la nouvelle Rome a coûté aux monumens de l'ancienne. Il n'est presque pas de palais ou d'église à Rome qui n'ait à essuyer quelque reproche, ou du moins à inspirer quelque regret de ce genre. Les magnifiques restes des Thermes de Dioclétien, à *Termini*, enveloppés dans les grands travaux de Pie IV ; ceux des Thermes de Constantin, à *Monte-Cavallo*, abîmés dans la construction du palais Mazzarini, aujourd'hui Rospigliosi ; les superbes débris du temple enseveli dans l'agrandissement des jardins Colonnes ; d'immenses ruines du palais impérial, sur le Palatin, détruites pour faire place et servir de matériaux aux jardins Farnèse, maintenant si délabrés à leur tour; des restes considérables du Forum de Nerva, du cirque de Flaminius, et du Grand Cirque lui-même ; tant d'autres dévastations, dont le souvenir mêle involontairement quelque chose de triste et de pénible à la contemplation des merveilles de Rome actuelle, appartiennent toutes aux auteurs de sa renaissance. Peut-on admirer les superbes édifices dont est embellie la rue du *Cours*, sans se rappeler que les antiquaires du seizième siècle y

virent encore debout, à la place *Sciarra*, l'Arc de l'empereur Claude, et ceux du siècle suivant, l'Arc de Marc-Aurèle, conservé presque tout entier, près de Saint-Laurent *in Lucina*, et encore revêtu de ses bas-reliefs, qui se voient aujourd'hui au Capitole? Mais ce fut surtout aux dépens des tombeaux et des monumens des anciennes voies romaines que s'exerça, jusque dans le dernier siècle, cette activité dévorante. Tous les barbares du moyen-âge avaient respecté un superbe tombeau érigé, sous la forme d'une immense pyramide, près du mausolée d'Adrien. C'était, suivant une tradition ancienne, mais erronée, le tombeau du grand Scipion l'Africain, et suivant une opinion probable, la sépulture du grand Marc-Aurèle; ce monument fut détruit par le pape Alexandre VI, et il n'en reste que l'image, sculptée sur la porte de bronze de la basilique de Saint-Pierre. Je ne rappellerai pas le proverbe banal auquel donna lieu le nom, peut-être encore plus que la conduite des Barberini; mais il est malheureusement trop avéré que le tombeau de Cæcilia Metella fut dépouillé, sous Urbain VIII, d'une partie de son revêtement en travertin, pour bâtir la fontaine de *Trevi*; et l'on sait que les lames de bronze doré, dont était encore couvert, au temps de Marliano, qui les décrivit, et de Serlio, qui les dessina, le plafond du portique du Panthéon, furent enlevées par le même pape, pour fondre, sur les dessins du Bernin, les colonnes de la confession de Saint-Pierre et les canons du château Saint-Ange. C'est ainsi que presque tous les tombeaux et plusieurs monumens de la voie Appienne, qui avaient conservé jusque là leur revêtement en marbre ou en travertin, et une partie de leurs ornemens, perdirent, avec les derniers restes de leur décoration antique, jusqu'à leur forme même; au point qu'il est devenu presque impossible aujourd'hui de reconnaître, dans ces masses informes dépouillées de tout, même de l'aspect de tombeaux, la plupart des monumens figurés presque encore intacts dans les recueils de Boissard, de Gruter et de Bartoli.

L'enceinte et la face de Rome actuelle se trouvèrent à peu près achevées avant le milieu du dix-septième siècle. Ainsi très-peu de rues nouvelles ont été ajoutées dans le cours du même siècle,

et aucune dans celui du dix-huitième. C'est donc à cette époque que s'est arrêté le mouvement de la nouvelle Rome; et c'est à la même époque qu'a cessé la démolition de l'ancienne. Alors aussi, il s'est opéré, en faveur du peu de monumens antiques qui avaient survécu à tant de désastres, une révolution produite sans doute par les progrès de la science, mais dont les antiquaires, qui l'avaient provoquée, doivent céder le principal mérite aux papes, qui l'ont accomplie. Sous des pontifes tels que Clément XIV, et surtout Pie VI et Pie VII, les monumens de Rome païenne devinrent l'objet du même soin, et presque du même culte, que ceux de Rome chrétienne. Le Colisée, le Forum de Trajan, les Arcs de Titus, de Septime-Sévère, de Constantin; les Thermes de Titus, ou plutôt de Trajan, le temple de Vesta, la basilique d'Antonin, furent étayés, réparés, entretenus, aux frais du trésor apostolique. On essaya de faire partout des conquêtes sur le sol classique de Rome; le *Temple de la Concorde* et le *Clivus Capitolinus* furent découverts sur le penchant du Capitole; on mit au jour la *Via Sacra;* et actuellement encore, on fouille le *Campo Vaccino*, dans l'espoir d'y retrouver quelques débris des magnificences du *Forum Romanum*.

Tel est le tableau sommaire des vicissitudes que Rome a éprouvées dans sa grandeur et dans sa forme; mais il manquerait un trait essentiel à ce tableau, si je ne montrais, dans un coup-d'œil général, quel est l'état, quelle est la physionomie actuelle de cette ville, où s'est perpétuée, à travers tant de révolutions, l'œuvre de tant de siècles; où des ruines de tout âge et de toute nature éveillent des sentimens, et donnent des leçons de toute espèce; où la cité des papes et celle des Césars, presque partout mêlées l'une avec l'autre, produisent un ensemble certainement unique au monde, comme la destinée de Rome elle-même.

Au premier aspect, on serait cependant tenté d'établir une ligne de démarcation entre la Rome antique et la Rome moderne. La première, fixée presque tout entière sur les sept collines, et la seconde, descendue presque tout entière dans le Champ-de-Mars, semblent offrir d'abord deux cités distinctes: comme si deux reli-

gions, deux sociétés différentes n'avaient pu subsister ensemble sur le même terrain, ni s'unir en se succédant; mais cette séparation n'est qu'apparente ou accidentelle. Presque partout les monumens qui appartiennent à deux civilisations si diverses se touchent, se pénètrent, pour ainsi dire, au point de former de leurs élémens disparates un ensemble singulièrement original. Partout ailleurs, à défaut des monumens mêmes, les noms qui les rappellent s'unissent et s'amalgament de manière à ce qu'on puisse presque toujours retrouver les souvenirs antiques à la trace des dénominations modernes. S'il est des temples païens que le christianisme a détruits ou dégradés, en les convertissant à son usage, comme cela est arrivé pour les trois temples enclavés à Saint-Nicolas *in carcere*, et pour celui qui se voit enfermé de même à Sainte-Marie *in Cosmedin;* s'il en est quelques-uns qui semblent placés sur les confins mêmes de deux systèmes de croyance et d'architecture, au point que l'on reste encore incertain s'ils sont originairement païens ou chrétiens, comme Sainte-Constance hors des murs et Saint-Étienne-le-Rond, il en est d'autres que la religion a conservés en se les appropriant. Il n'est pas nécessaire de rappeler les temples païens, qui n'ont presque pas changé de destination ni de forme sous leur consécration nouvelle. Leur ancien nom, d'accord avec leur caractère antique, est encore aujourd'hui dans toutes les bouches; et dans le centre même de la chrétienté, c'est toujours le *Panthéon* que l'on continue de voir à Sainte-Marie *ad Martyres*, le *temple d'Antonin et Faustine*, à Saint-Laurent *in Miranda;* celui de *Vesta*, à Saint-Étienne *delle Carrozze*, et de *Romulus*, à Saint-Théodore : comme si, à la faveur du culte de l'art, le génie de l'antiquité avait ici triomphé de celui du christianisme. Mais ailleurs il semble que la religion elle-même, en s'établissant sur les ruines d'un culte ennemi, ait élevé à dessein, sur ce fondement étranger, l'édifice de sa puissance; qu'elle ait cherché volontairement à se procurer, pour des idées nouvelles, l'appui des anciens souvenirs; et qu'en s'appropriant la puissance des noms et l'autorité des lieux, elle ait prétendu recueillir, de l'héritage entier du paganisme, tout ce qui pouvait être à son usage; en sorte que, dans cette grande révo-

lution morale, le culte, attaché presque partout aux mêmes localités, et presque toujours consacré sous les mêmes noms, n'eut qu'à changer d'objet, sans avoir changé de place que le moins possible. On ne peut méconnaître cette intention, en voyant le temple des *Deux Jumeaux*, Romulus et Rémus, devenir l'église des *Deux-Frères*, saint Côme et saint Damien; l'église de *Sant' Adriano* succéder au *temple d'Adrien*, et celle de *Santa-Martina* au *temple de Mars*. Ailleurs enfin c'est un appui matériel que le paganisme déchu prête encore au culte qui l'a supplanté; ce sont des arcs et des colonnes antiques qui soutiennent des églises, ou qui supportent des clochers modernes. Ainsi les trois colonnes du portique de *Mars Vengeur*, au Forum d'Auguste, n'ont pas cessé de porter la tour de l'*Annonciade*; l'église des Saints-Jean et Paul repose sur les voûtes d'une belle fabrique de Domitien; et le petit Arc de Septime-Sévère, au forum Boarium, soutient encore le clocher de Saint-George *in Velabro*. Ainsi, presque partout, sur ce théâtre de tant de révolutions, les deux systèmes de civilisation qui ont fait tour à tour la destinée de Rome et du monde, l'antiquité et le moyen-âge, s'unissent et se combinent de toute manière; des ruines de tout âge servent à étayer des monumens de tout ordre; la Rome antique et la Rome moderne se touchent et se confondent sur presque tous les points; et à voir de quelle façon leurs élémens si divers se sont, pour ainsi dire, incorporés ensemble, il semble que ces deux cités, douées chacune d'une éternité différente, et appuyées ainsi l'une sur l'autre, ne puissent plus périr que d'une chute commune.

RAOUL-ROCHETTE.